WASEDA
University
18 TUTEUR:
19 THEA MANOLA
TOKYO
CLÉMENT GAUCHET-DUMORTIER
MASTER 1

どうもありがとうございます

Je tiens avant toute chose à remercier plusieurs personnes qui ont joué un rôle important dans mon expérience nippone.

Je tiens à remercier tout d'abord mon ami Masahiro Fukasawa et sa famille pour l'incroyable accueil que j'ai reçu lors de mon arrivée et tout au long de mon séjour. Grâce à toi, j'ai pu devenir un petit peu japonais. Merci beaucoup pour ton soutien et pour avoir facilité mes débuts à Tokyo. Déjà presque 9 ans d'amitié, j'attends avec impatience les 9 prochaines années. L'amitié n'a effectivement pas de frontière.

Je tiens à remercier mon ami Clément Pommaret, qui par le destin nous a réuni lors de cet échange à l'autre bout du monde. Merci d'avoir partagé cette expérience avec moi. J'ai été ravi de redécouvrir le Clément que je connaissais.

Je tiens à remercier Cécile Mollion et Théa Manola pour m'avoir soutenu dans les moments de doutes et de difficultés administratives. Par la même occasion, je souhaite remercier l'Ensag pour m'avoir permis de passer une année d'études à l'étranger.

Je souhaite remercier le Professeur Takashi Ariga et le Professeur Naomie Uchia pour m'avoir accueilli dans leur laboratoire. Je remercie particulièrement le professeur Uchia pour avoir pris le temps de me présenter à l'UDCO et pour m'avoir permis d'intégrer une vraie expérience du Machizukuri.

Je tiens à remercier mes camarades de laboratoire et plus particulièrement Daichi, Mitsuki et Suguri avec qui j'ai partagé le projet du deuxième semestre. Merci d'avoir fait l'effort d'apprendre à me connaître et de m'avoir fait me sentir un étudiant japonais. #teamWOS.
Je voudrais remercier aussi Mashiko Tomoyuki pour m'avoir encouragé tout au long de mon échange, pour nos discussions sur nos pays et le monde, pour tous les restaurants que nous avons partagés ensemble.

Je souhaite remercier infiniment Ko Nishida pour avoir été l'ami que je recherchais. Merci pour m'avoir montré le Japon que je ne connaissais pas et que je n'imaginais même pas. Merci de m'avoir intégré dans ton cercle, merci de m'avoir fait découvrir ton univers et ton Tokyo. Merci d'avoir été là. J'ai hâte de te revoir. Merci d'être mon ami.

Je remercie toutes les personnes avec qui j'ai eu la chance de partager ma maison, notre maison. Merci pour tous les dîners qu'on a partagés ensemble et pour toutes les balades du week-end.

Merci Google traduction pour avoir été si pratique et efficace durant cette année.

INDEX

01
PROLOGUE
FAIRE CONNAISSANCE
P. 6-7

02
LE DIVERTISSEMENT JAPONAIS
UNE FOLIE CRÉATRICE
P. 8-13

06
LE COPIER/COLLER JAPONAISE
DES VILLES CLONES
P. 28-29

07
UNE MÉGALOPOLE APAISANTE
VILLAGES URBAINS
P. 30-33

11
EPILOGUE
P. 50-51

12
LE MACHIZUKURI ?
MÉMOIRE
P. 56-61

03

L' AMOUR POUR LE TRAVAIL
CONSÉQUENCE SUR L'EFFICACITÉ
P. 14-17

04

LE FÉTICHISME JAPONAIS
POUR L'EMBALLAGE PLASTIQUE ET LA SUR CONSOMMATION
P. 18-23

05

L'AMITIÉ JAPONAISE
UN CONCEPT TRÈS PARTICULIER
P. 24-27

08

LE LABORATOIRE
UNE STRUCUTRE PROFESSIONALISANTE
P. 34-39

09

LA CHUO DORI DE KUSATZU
EXERCICE DESIGN (F)
P. 40-45

10

L'URBAN DESIGN CENTER OF OMIYA
UNE RENCONTRE DÉTERMINANTE
P. 46-49

13

L'ADHÉSION DES JAPONAIS
MÉMOIRE
P. 62-65

14

LE MACHIZUKURI EST IL EXPORTABLE ?
MÉMOIRE
P. 66-69

15

ANNEXE
BILAN ET SUGGESTIONS
P. 74-83

GAP

PROLOGUE

Je m'appelle Clément. Je suis Kuremon ou encore Kuremento. Donc je suis クレメン. Je suis ce qu'on appelle ici au Japon un «Gaijin» (un étranger). Et pour couronner le tout, je suis Français «Kawaii !», grand, aux cheveux clairs et dents alignées parlant anglais. En bref, je suis à moi seul le stéréotype du touriste Occidental en voyage au pays du soleil levant. Le fantasme de toute japonaise, mais l'angoisse du japonais.

Je mentirais si je disais que j'étais un fan absolu du Japon avant de partir. Je ne me suis jamais intéressé à la JPOP, ni à l'univers des mangas et encore moins aux jeux vidéo. Mon désir du Japon se limitait donc aux boites de maki thon avocat extra-gingembre et graine de sésame de Sushi Shop, aux «Edamame» congelés de chez Picard, aux crayons et carnets Muji, aux basiques de chez Uniqlo et au jardins zen de chez Nature et Découverte. Mais à part ça, je ne connais pas grand chose de la culture japonaise et des Japonais. Mon japonais est équivalent à celui d'un enfant de 3 ans voire moins. Autant dire très limité.

Ma seule connexion avec le Japon, c'était Masahiro Fukazawa, un de mes meilleurs amis. Il est Japonais. J'ai fait sa connaissance lors de mes premières études en Angleterre. Nous partagions la même chambre. Après un an de cohabitation, nous nous sommes promis de nous revoir un jour.

Le choix du Japon s'est essentiellement fait par le biais du master que je voulais intégrer. Une découverte inédite d'une pratique architecturale encore trop peu répandue en Europe, travaillant sur la participation citoyenne dans le projet architectural et urbain.

Il est très important pour moi de vous raconter le japon que j'ai vécu et pas celui que tout le monde connait. Je vais donc faire l'impasse des banalités sur le Japon. Il vous prendra moins de 2 minutes sur internet pour découvrir que le Japon est un pays ou le respect et la politesse sont maitre, que les Japonais mangent du riz pratiquement tous les jours, qu'il est courant de commander ses sushis sur une tablette électronique, que les transports en commun ne sont jamais en retard, que le Japon est sujet à des tremblements de terre et que les toilettes japonaises s'occupent de tout (lavage et séchage). Mais ça, vous le savez déjà.

J'ai envie de vous raconter mon expérience au Japon à travers mes impressions, mes sensations, des anecdotes mais aussi mes désillusions concernant ce pays, aux multiples facettes. Ce que vous allez lire est propre à mon expérience et veut traduire d'une certaine réalité nippone jusque la méconnue.

どぞ よろしく

**enchanté de faire votre connaissance*

LE DIVERTISSEMENT JAPONAIS

UNE FOLIE CRÉATRICE

Un incontournable de la culture japonaise : le divertissement. Divertissement, qui constitue la principale activité après le travail. Bien loin du Japon timide et sérieux que nous connaissons tous, le Japon offre une multitude de possibilités en termes de loisir et de passe-temps. Plus ou moins étrange depuis notre regard occidental, le divertissement semble ici ne pas avoir de limite.

Hisamitsu
サロンパス
POOL THE WORLD
2014.2.26 ON SALE
茅原実里
~NEO FANTASIA~
UC
VISA
もんじゃ
渋谷
Shibuya
109
H&M
Essential
大盛堂書店

Quand on pense Japon, on pense directement au Karaoké. Plus qu'un phénomène de mode, le Karaoké reste le divertissement numéro 1 au Japon. Que vous soyez en ville, à la campagne ou perdu dans la montagne, vous trouverez toujours un bar ou un restaurant proposant de chanter quelques notes. La particularité du karaoké japonais, c'est qu'on ne chante pas en public. Les karaokés box sont des salles privées pouvant accueillir de 1 à 10 personnes, généralement ouverts jusqu'à 6 h du matin. Le Karaoké reste une très bonne alternative en attendant le premier train. Chansons essentiellement en japonais, vous pouvez trouver les grands tubes de la musique anglo-saxonne. Spéciale dédicace à notre Céline Dion internationale qui peut être fière de se retrouver dans tous les systèmes de Karaoké au Japon.

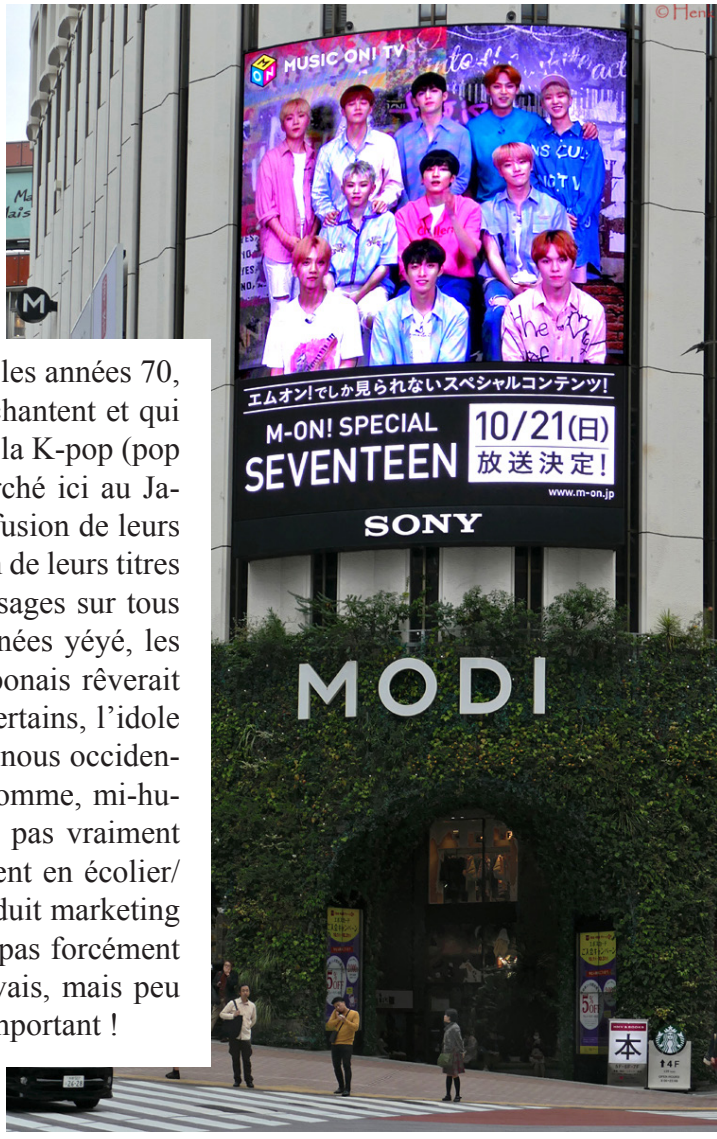
Sans surprise le Japon se place en première position du tourisme High-tech dans le monde. Impossible de passer à côté de ces immenses Game Center ou de ses quartiers électroniques, où jeunes et moins jeunes viennent jouer après l'école ou le travail. Lieu de vie pour certains, lieu de curiosité pour d'autres, le Game Center fait partie intégrante du paysage tokyoïte. Les plus grandes marques de jeux vidéo rivalisent d'originalité et d'innovations technologiques pour répondre à ce public de plus en plus nombreux. Pour quelques yens, il est possible de défier ses amis sur Mario Kart, d'entreprendre un match Pokémon, d'exterminer des zombies manga, de danser sur une plateforme interactive ou encore d'expérimenter un saut en parapente grâce à la réalité virtuelle.

Avec un marché de l'immobilier hors de prix au Japon, le japonais, n'a souvent pas la possibilité de quitter le foyer familial quand il le désire. Il est très courant de commencer sa vie professionnelle en vivant toujours chez papa et maman. Avec des cloisons intérieures plutôt fines, la maison japonaise, ne permet pas une réelle intimité. Encore une fois les japonais, ont pensé à tout. Le LOVE HOTEL, est un établissement essentiellement consacré au plaisir charnel, offrant une multitude de chambres à thèmes et fréquenté par toutes les tranches d'âge. Le LOVE HOTEL permet un moment d'évasion pour quelques heures ou pour la nuit, pour un budget plus ou moins élevé. Façades discrètes ou extravagantes, le LOVE HOTEL reste l'endroit privilégié des couples extra conjugaux. Cette pratique est très courante au Japon. Une étude récente menée par un sociologue spécialiste du couple, prétend que 14,8 % des femmes mariées admettent entretenir des relations sexuelles extra conjugales. Faire la visite de la colline des LOVE HOTEL de Shibuya aux personnes qui viennent me rendre visite au Japon, est toujours un moment d'étonnement. Nous, nous amusons à deviner à l'attitude assumée ou gênée, des couples que nous voyons rentrer au sortir des LOVE HOTEL, lieux « promesse de plaisir », qui sont les couples illégitimes.

Dans la même lignée de bizarrerie japonaise, le Maid Café est ici très populaire. À l'inverse de prendre un verre avec un chat, le Maid café vous permet de prendre un verre, servi par une jeune femme habillée en domestique « sexy ». Les jeunes filles, habillées en Maid déambulent dans les rues pour attirer le client. Généralement très légèrement habillées, elles répètent sans cesse la même phrase « Bienvenue à la maison, Maître ». Vous, vous en doutez probablement, ces cafés sont essentiellement fréquentés par les Otaku. L'Otaku désigne, une personne qui consacre une grande partie de son temps à des activités d'intérieurs. Il aime lire des mangas, regarder des dessins animés et jouer aux jeux vidéo, seul chez lui. On pourrait l'associer à un Geek ou Gamer. Le terme Otaku au Japon fait généralement référence à une personne qui s'isole, en difficulté à s'adapter à la vie en société, qui se met en marge. Un jeu de rôle prend ainsi place dans le café permettant à l'Otaku d'être quelqu'un de différent pendant quelques heures. Le concept va encore plus loin, puisque le client peut « louer » les services d'une des Maid, pour passer du temps avec elle. L'Otaku passant la majorité de son temps seul, cherche donc avec elle, un peu de réconfort et d'affection. Rien de sexuel évidemment, la Maid peut lui lire des histoires, écouter ses problèmes et même le câliner. Objet de désir incontestable, la Maid joue le rôle de la présence docile, servile, psychologue donnant le temps d'un instant l'illusion à l'Otaku d'une autorité et d'intérêt.

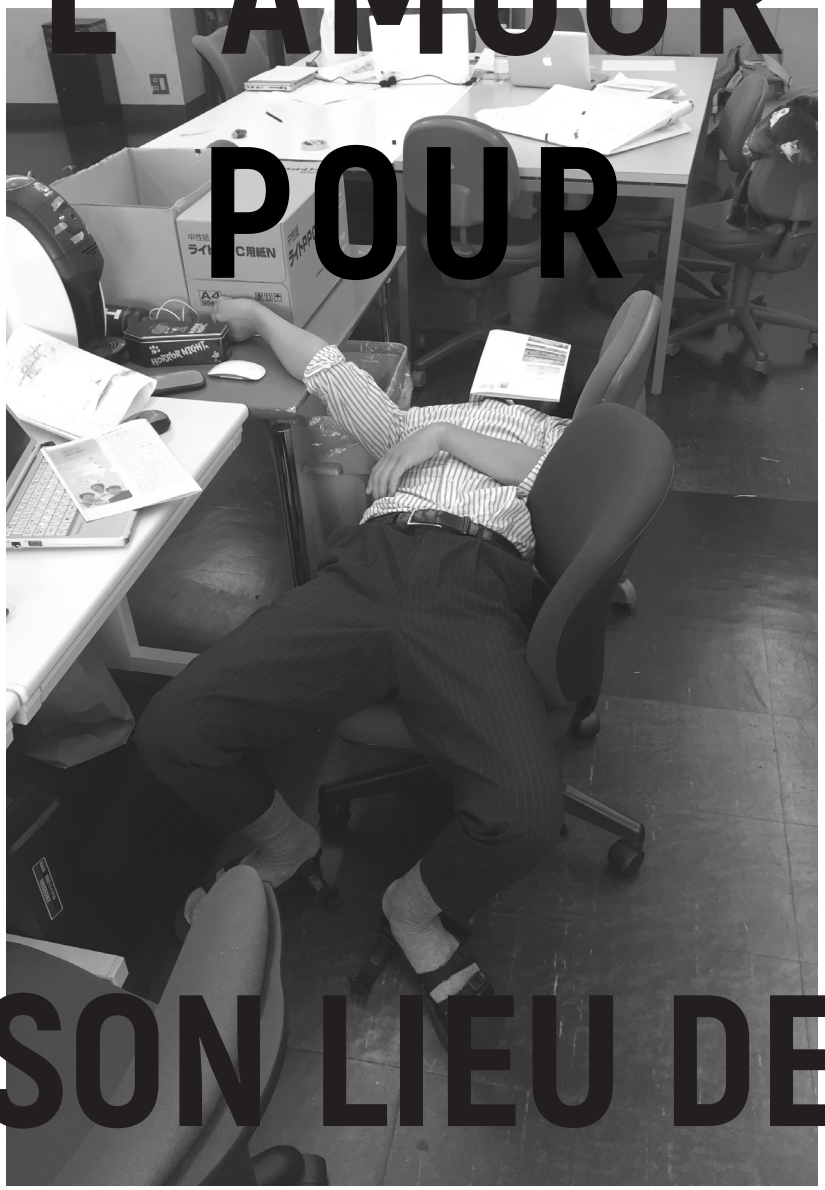
Bien loin de tous ces concepts parfois farfelus, le Matsuri reste le divertissement le plus traditionnel et le plus ancien. Les Matsuri sont des festivals et fêtes populaires traditionnels japonais qui se déroulent généralement dans des quartiers ou des villes. Évènement familial, amical et intergénérationnel, le Matsuri est généralement lié à une célébration religieuse ou profane en l'honneur d'une divinité protectrice ou d'un dieu important. C'est toujours un honneur de participer au soulèvement des chars joliment décorés. C'est une sorte de grosse kermesse ou l'on boit et mange des spécialités locales, où on écoute de la musique folklorique et assiste à la procession de chars dans le quartier. Comme le carnaval au Brésil, le Matsuri est organisé en différentes écoles. Chaque école construit et porte son propre char, organise ses danses et accueille son propre orchestre. On peut assister parfois à des compétitions entre écoles, afin de promouvoir et d'élire la meilleure école/ association du quartier ou de la ville.

Si y a bien un concept qui reste une énigme pour moi, c'est bien le Pachinko, communément appelé le casino du peuple. Éprouvant même pour le spectateur, le Pachinko est une vraie expérience faisant appel à tous ses sens. Une épreuve à vous faire perdre la boule. Imaginez-vous un instant dans une salle remplie de flipper où la fumée des cigarettes brûle les yeux, où le bruit des billes frappant les flippers associé à une musique japonaise agaçante vous empêche de vous concentrer. Bienvenue au Pachinko ! Le but du jeu est plutôt simple, insérer des billes le long d'un parcours, le tout sous la forme d'un flipper. Pas vraiment de stratégie à avoir, la chance s'en chargera pour vous et remplira votre panier de bille par millier. Vous l'aurez compris, plus vous avez de billes plus votre lot est important (peluches, cigarette, High-tech, jusqu'à parfois un gros chèque, un très, très gros chèque). Activité principale des retraités et d'une population précaire en quête d'espoir de gain, le Pachinko est bondé jour et nuit. Le plus fascinant n'est évidemment pas le jeu en lui-même, mais bien la force que les joueurs ont de pouvoir rester plus de 30 secondes dans ce lieu psychédélique.



Que serait le Japon sans ses idoles ? Popularisés dans les années 70, on appelle « idoles » de jeunes filles et garçons qui chantent et qui dansent sur des chansons pop à l'eau de rose. Comme la K-pop (pop coréen), la J-pop (pop japonaise) est un énorme marché ici au Japon. Surmédiatisées, les Idoles sont partout, de la diffusion de leurs clips sur les écrans géants de Shibuya, à la propagation de leurs titres sur des camions promotionnels, sans oublier leurs visages sur tous les produits dérivés. À l'image de nos idoles des années yéyé, les idoles sont des icônes qu'une grande majorité de japonais rêverait d'approcher. Divertissement ou objet du désir pour certains, l'idole fascine mais fait peur. Difficilement identifiable pour nous occidentaux, l'idole semble être androgyne, mi-femme mi-homme, mi-humain mi-manga, à la fois enfant mais très adulte, et pas vraiment reconnu pour son esprit. L'idole s'habille généralement en écolier/écolière, mi-sexy mi-ringard, l'idole est le parfait produit marketing qu'on manipule comme une marionnette. Ce ne sont pas forcément des bons chanteurs, ils peuvent même être très mauvais, mais peu importe, ils rapportent de l'argent et c'est là le plus important !

L'AMOUR POUR SON LIEU DE TRAVAIL



CONSÉQUENCE SUR
L'INCONTOURNABLE EFFICACITÉ
JAPONAISE

Concept très populaire au Japon, la durée de travail n'a effectivement pas le même sens que chez nous. Il est très important de rappeler que dans l'imaginaire collectif, le Japon est à la pointe de l'efficacité et de la productivité. Généralement connu pour un transport à la ponctualité irréprochable (avec une moyenne de 30 secondes de retard sur l'ensemble des trains à l'année), le Japon voue un véritable penchant pour l'horaire et la performance. En ce qui concerne ponctualité, c'est un fait, être en retard pour un Japonais c'est un manque de considération vis-à-vis de son interlocuteur, mais en ce qui concerne la performance, c'est autre chose.

Le japonais et son lieu de travail, c'est une vraie histoire d'amour. J'ai très vite compris, après quelques semaines à l'université que le concept de travail n'avait effectivement pas la même intensité que la nôtre. Après une longue période observation dans le laboratoire, j'ai de suite constaté un acharnement inexplicable pour le travail. J'ai été surpris de voir arriver des étudiants vers 6 h du matin et repartir vers 23 h chez eux. Le weekend, les jours feriés et les vacances n'y échappent pas non plus. Le constat est le même pour les salary-man et les office lady. Travailler toujours plus et toujours plus tard.

Mais pourquoi les japonais travaillent-ils tellement ? Tout cela est culturel. Le plus important pour un japonais, ce n'est pas le résultat mais finalement le temps qu'il va passer à l'obtenir. Il faut montrer à la société qu'il fait l'effort. Peu importe le temps qu'il mettra à l'obtenir, poussant toujours plus ses limites au travail. Le tout accentué, par la nécessité de ne pas faire honte ou de décevoir son employeur et/ou sa famille. Travailler tard signifie que, le travail est de bonne qualité puisque le japonais a pris le temps de « bien » le faire.

Mais cette raison culturelle n'est évidemment pas la seule réponse à cet acharnement maladif du travail. Qui dit travailler tard, dit rentrer tard chez soi, mais surtout signifie ne pas dormir assez, poussant les travailleurs et les étudiants à dormir dans les transports en communs et à faire des siestes de 30 minutes à 1 h plusieurs fois dans la journée sur leur lieu de travail. Je m'amuse souvent à dire que le soleil du pays du soleil levant, ne se lève pas pour tous. Et je ne me lasse jamais de les regarder dormir durant plusieurs heure dans la journée et les voir soudainement se réveiller en panique en s'exclamant qu'ils n'ont pas le temps.

En observant ce phénomène, on constate que le japonais à du temps et beaucoup de temps dans une journée. Mais ils semblent ne pas l'exploiter de la meilleure des façons.

Je ne compte même plus le nombre de pauses qu'ils font chaque jour, afin de se rendre au konbini (supermarché) du coin, pour acheter une boisson ou quelque chose à manger ou aller manger le ramen à la mode à 4 arrêts de métro de son lieu de travail pour la pause du déjeuner. Ils ont toujours quelque chose de plus important à faire : désolé je ne vais pas pouvoir venir travailler aujourd'hui, j'ai cours de piano, j'ai tennis…

L'omniprésence du téléphone et des écrans joue énormément sur la productivité et l'efficacité des travailleurs/étudiants. Quand un européen fait une pause de 5 minutes pour surfer sur les réseaux sociaux, cela peut prendre jusqu'à 1 h pour un japonais, comme hypnotisé par les publicités et les réductions des grandes marques ou encore les derniers épisodes de leurs animés préférés.

Toutes ces pauses durant la journée, les poussent inévitablement à travailler plus tard et forcent très souvent le salary-man ou l'étudiant à passer la nuit sur son lieu de travail. J'ai été étonné qu'on me pose sans arrêt cette question:

« Clément tu penses dormir à Waseda ce soir ? ».

Ils sont toujours étonnés de ma réponse : « NON, pourquoi ? ». Comme si c'était une normalité et un plaisir de dormir à l'école. Et bien oui, quand ils travaillent 4 heures dans la journée, j'ai le temps de faire le double. Donc mathématiquement, j'ai fini avant eux et je peux donc rentrer plus tôt chez moi. Conclusion, c'est une normalité pour eux. Une récente étude IPSO a montré que la productivité japonaise au travail est pratiquement identique à celle de la France, alors que nous travaillons 20 % de moins qu'eux.

Ces mentalités et ces pratiques culturelles transforment profondément leurs comportements sociaux et leurs relations humaines. Le lieu de travail se transforme progressivement en lieu de vie pour la majorité d'entre eux. Après avoir mené l'enquête et discuté avec certains étudiants, j'ai réalisé avec étonnement l'envers de ce décor nippon. Le laboratoire est en réalité une extension de leur lieu de vie. Lit de camps, sacs de couchage en libre service, bain public à deux minutes de l'universi-

té, valise de survie avec le nécessaire de « beauté » (vêtements de rechange, brosses à dents, savon, shampoing, pyjama, serviette) sous le bureau, sans parler de la présence quotidienne des crocs en guise de chausson.

Ne vivant pratiquement plus chez lui, le japonais se détache progressivement de sa structure familiale (femme, enfants, parents) pour rejoindre sa nouvelle famille constituée de collègues ou de camarades de classe.

Tel un devoir envers la société, le japonais se sent obligé de travailler. Avec seulement 10 jours de congés payés par an, une moyenne hebdomadaire d'environ 40 heures, de nombreux repas d'affaire interminables, de réunion le weekend et de dimanche réquisitionnés, le japonais a un emploi du temps bien rempli.

Une étude japonaise a montré que 40 % des travailleurs sont allés au travail durant la semaine de vacances accordée/offerte par le gouvernement lors l'intronisation du nouvel empereur en avril dernier. Raison invoqué : « qu'est-ce que je vais bien pouvoir faire pendant cette semaine de vacances ? J'ai peur de m'ennuyer ! ».

Sur le plan sociologique et anthropologique, ce phénomène semble être un cas d'étude très intéressant, mais sur le plan social et humain cette situation s'avère très inquiétante sur l'aspect bien être du japonais. Cette mentalité et ces coutumes banalisent malheureusement le travail à sur dose, poussant certains comportements irrévocables. On les appelle les « Karashi » (mort par excès de travail).

Bonne nouvelle, les mentalités et les coutumes sont en train de changer. L'internationalisation des modes de travail ainsi que la présence de plus en plus de multinationales tentent de transformer les pratiques au travail. Le gouvernement japonais, lui aussi est en ce moment en train de réfléchir à une mutation de ces habitudes plus ou moins productives du travail.

LE FÉTICHISME JAPONAIS

POUR L'EMBALLAGE PLASTIQUE ET LA SUR CONSOMMATION

Bien loin de la carte postale du Japon traditionnel et naturel que nous connaissons tous, la réalité est bien plus triste à voir. Un constat se fait après quelques jours sur place : l'omniprésence du plastique et le gaspillage d'énergie ne semblent pas être une des priorités nippones.

Commençons par le plastique, ce matériel si lèger et si pratique! Quand l'Europe et certains pays dans le monde prennent conscience de l'impact néfaste du plastique sur l'environnement, d'autre au contraire ne semblent pas vraiment touchés par le phénomène ou du moins pas autant qu'ils devraient l'être.

Présents dans pratiquement tous les magasins, tous les restaurants, les sacs plastiques à usage unique semblent être un indispensable de la mode japonaise. Le sac plastique qui est systématiquement donné après tout achat dans un commerce, que vous achetiez une bouteille d'eau, un crayon ou même un timbre, votre article sera toujours emballé dans un sac plastique à usage unique, généralement sur dimensionné par rapport à votre achat.
Certains magasins vont jusqu'à emballer séparément tous les produits achetés, poussant le concept jusqu'à emballer la viande qui est déjà sous cellophane, pour ne pas qu'elle touche la carotte ou le tofu eux même sous plastique. On n'est jamais trop prudent !

Une pièce phare de la collection plastique reste encore le sac plastique anti goute d'eau pour parapluie à usage unique que l'on trouve devant tout magasin et restaurant les jours de pluie. Une fois décrochée de son portant lui-même en plastique, le sac anti goute vous permettra de profiter pleinement de votre visite dans le magasin ou le restaurant sans mettre une seule goute d'eau par terre. Une fois vos achats finis, il est gentiment recommandé de déposer le petit sac dans une poubelle situé à la sortie de l'établissement. Durée de vie du sac, moins de 3 minutes en moyenne afin de garder les sols propres de toute trace.

Mais la mode s'applique aussi aux légumes. Il est très, très, très courant de rencontrer dans les supermarchés, des jolies carottes emballées individuellement, de petits oignons soigneusement recouverts d'un film plastique ou encore de grosses fraises sous cellophane.
Les pailles jetables, les pots de Ramen, les petites serviettes pour se laver les mains dans les restaurant, emballages plastiques qui recouvrent chaque coton tige et tant d'autre plastique absurde, représentent à eux seuls environs 10 tonnes de plastiques par jour et par usine de recyclage rien qu'à Tokyo.

Ce constat est affolant, mais pas de panique, les japonais ont trouvé la solution. Et bien oui le recyclage, il fallait y penser. Avec pas moins de 3 ou 4 poubelles différentes, le Japon se place dans le top 10 des pays qui recycle le plus au monde. Le concept est très simple, une poubelle pour les choses qui sont incinérables (carton, déchets alimentaires, papier), une poubelle pour les bouteilles en plastiques (PET sans le bouchon et l'étiquette en plastique), une poubelle pour les déchets non incinérables (plastiques en tout genre, emballages), une autre poubelle pour les cannettes et boite de conserve.

Après quelques recherches sur internet, il est difficile de trouver des chiffres qui semblent réalistes sur le recyclage de tous ces déchets, surtout pour une ville

de d'environs 13 millions d'habitants. Il me restait qu'une chose à faire, visiter une usine de recyclage pour comprendre ou partent tous ces déchets plastiques. Par le biais d'un ami, j'ai eu la chance de visiter l'une des 16 usines de Tokyo qui traite et gère les déchets.

Le constat est plutôt alarmant. La première sélection de tris se fait en amont par les consommateurs qui séparent chaque déchet dans la poubelle adéquate. Deuxième étape, les bouteilles PET, la poubelle de cannette/ conserves et les bouteilles en verre vont dans des centres de tris spécialisés, mais pour le reste c'est une toute autre histoire. Lors de ma visite j'ai constaté que les combustibles et les non combustibles étaient tous bruler dans le même four. Adieu plastique toxique, on brule tout.

Après une petite conversation avec un des managers de l'usine, il en est venu la conclusion que si le plastique peut bruler alors il faut le bruler pour l'éliminer. « Nous avons plus de 10 tonnes par jour, nous n'avons pas le temps », « Nous n'avons pas le temps de trier ce qui est triable ou pas, donc on brule tout ». Je vous laisse méditer sur ces paroles pleines d'espoir.

Mais le vrai luxe reste quand même de pouvoir gaspiller l'énergie que le pays n'a pas. Le pays dépend de ses importations fossiles (pétrole, gaz).

On constate au quotidien un mauvais management de cette énergie. Les maisons ne sont pas vraiment isolées ce qui pousse les japonais à augmenter le chauffage en hiver et tourner à fond la climatisation en été. Il semblerait que les japonais n'aiment pas la lumière naturelle, puisque les lampes sont allumées constamment (il paraitrait que la lumière artificielle rend le japonais heureux).

J'ai aussi remarqué un immense gaspillage au sein de l'université. Quand il fait trop froid avec la clim, au lieu de la couper ou de la réduire, on va ouvrir les fenêtres pour réchauffer l'atmosphère. Ce phénomène n'est pas ponctuel, le système fonctionne toute la journée avec la fenêtre ouverte. L'architecte de l'université a doté l'établissement d'immenses baies vitrées, laissant la lumière naturelle pénétrer les salles. À ma grande surprise celles-ci sont systématiquement couvertes par des stores obligeant à allumer toutes les lampes de la salle pour travailler. Il ne faudrait quand même pas bronzer pendant le cours.

L'université est éclairée et climatisée jour et nuit (université ouverte 24h/24, 7 jours/7), même quand les étudiants n'y sont pas. Un grand travail d'économie d'énergie pourrait être fait permettant de faire de sacrée économie.

Pour les Jeux Olympiques de 2020, le Japon a trouvé LA solution pour permettre aux touristes de profiter de l'événement. L'été japonais est plutôt chaud et humide, pour cette raison le gouvernement japonais a dû trouver une solution pour réduire la température de la ville durant les jeux. Le gouvernement aurait demandé aux commerces, restaurants et bureaux, d'ouvrir leurs portes et fenêtres pour permettre à l'air fais des climatisations de se propager dans les rues. Pas vraiment convaincu de la pertinence du geste mais cela reste effectivement une idée, j'espère que l'idée va évoluer vers quelque chose de plus Eco friendly.

Le Japon se situait au 5ème rang mondial pour les émissions de CO2 dues à sa consommation d'énergie (3,5 % du total mondial). Ses émissions par habitants atteignaient 9,04 tonnes de CO2, soit 2,08 fois la moyenne mondiale.

委託
80%
リサイクル ブランド グッズ
I-KI-NA-RI
DCブランド古着
crocsカスタム
FamilyMa
Coca-Cola
ファミマ!
お母さん食堂

En ce qui concerne la sur consommation et la consommation de masse, je ne compte même plus le nombre de supermarchés où l'on trouve tout ce qu'on veut pour seulement 100 yen (0,80 euros), c'est pire d'Ikea en terme d'offre et de demande.

Ce qu'il faut savoir c'est que le japonais aime consommer. J'ai l'impression qu'il a toujours peur de manquer de quelque chose. Il consomme tout le temps, à n'importe quel moment du jour ou de la nuit. Le japonais peut faire jusqu'à plus d'une 1h de queue pour aller manger le ramen à la mode à 1h de son lieu de travail.

C'est aussi le cas dans les restaurants. Au japon le concept du restaurant entre amis est bien différent de celui que nous connaissons. Il est commun ici de choisir une formule «tout illimitée» pendant une période courte (2h environ). Les clients peuvent ainsi boire et manger en continu pendant 2h, commandant sans arrêt verres d'alcool et plats en tout genre. Après 2 bières, je japonais ne tient plus sur ses jambes et commence à s'endormir, laissant des tables remplis de nourriture. Le tout finira évidement à la poubelle. Imaginez un instant des tables de 20 personnes. Les pertes sont énormes.

La prolifération des distributeurs de boissons et nourritures est impossible à ignorer. Il y en a partout, dans tous les quartiers, toutes les allées, devant les écoles, dans les gares, devant les supermarchés, chez le médecin, et même parfois dans les parties communes des immeubles résidentielles. On y trouve de tout, boisons, nourriture, médicaments, aliments frais, nouilles, électronique, jouets à collectionner, glaces, parapluies et même des animaux de compagnie. Tout est a disposition partout et à n'importe quel moment.

Le Japon est le pays avec le plus grand nombre de distributeurs automatique par m2 au monde. Avec environ 1 distributeur pour 23 personnes, ce qui représente un marché de 50 milliards d'euros par an.

On constate très rapidement que le japonais consomme mal, très mal. Après m'être penché longuement sur le sujet et mené mon enquête auprès de mes amis japonais, il semblerait que le problème soit culturel et de l'ordre de l'éducation. Tout commence lors de l'ouverture du Japon au monde et de sa révolution industrielle. Le pays a du jour au lendemain eu les moyens d'acheter. Acheter vite et en grande quantité sans vraiment se poser de question sur les conséquences. De nos jours, le japonais n'a pas vraiment changé, son pouvoir d'achat reste très élevé donc consommer ne semble pas vraiment être un problème, puisqu'il peut se le permettre.
On terme d'éducation je n'ai pas vraiment trouvé d'article relatant ce phénomène mais mes observations m'ont montré que la jeune génération n'est pas plus consciente des conséquence de cet acte sur l'exploitation des ressources. L'argent est tellement dématérialisé que les enfants peuvent avec leur simple carte de transport acheter de quoi manger et boire dans pratiquement tous les lieux publics. On apprend aux jeunes à scanner leur carte sur des machines pour obtenir quelque chose et pas vraiment à les éduquer sur ces nouveaux phénomènes et comportements. Et comme m'a dit un japonais, « le sac plastique c'est tellement pratique ». Le confort du transport est plus important que l'environnement une façon de voir les choses.

L'AMITIÉ JAPONAISE

UN CONCEPT TRÈS PARTICULIER

Avant toutes explications sur le sujet et les raisons de ce concept si particulier, je tiens à rappeler que je suis venu au Japon avec l'idée qu'avec ma personnalité et ma bonne humeur, mon intégration sociale serait une simple formalité. Autant vous dire que je me suis pris une sacrée claque.

Les japonais et spécialement les tokyoïtes ne sont pas vraiment du genre bavards et encore moins avec les étrangers. Avec seulement 1% d'immigration pour 129 millions d'habitants, on ne peut pas vraiment dire que le japonais est apte à découvrir autre chose que le japonais.

Après plusieurs mois de séductions au près de mes camarades de classe, j'ai dû me rendre à l'évidence que mon intégration n'allait pas être si facile et qu'il fallait surement que je change de stratégie. Nos échanges étaient cordiaux mais plutôt superflu, sans grand intérêt et sans fond. Leur broken English n'a pas vraiment arrangé les choses, créant encore plus le fossés entre nous.

L'amitié japonaise peut s'expliquer par la notion du dehors /dedans. La plupart des japonais appartiennent et s'enferment dans des « cercles privés » (famille, amis d'enfance, collègues membres d'un club, camarade de classe). Quand ils sortent pour s'amuser, c'est toujours avec les mêmes personnes. Ils se sentent en confiance puisqu'ils partagent des expériences et des souvenirs communs.
Pour les japonais, ces groupes sont rassurants, car tout le monde s'y comporte naturellement, sans faux-semblants et sans trop de protocole. On peut facilement monter son « honne » (sa vraie personnalité) et laisser tomber son « tatemae » (personnalité de façade, de société, aimable et souriante). Ce groupe est un vrai espace d'expression et permet aux japonais d'appartenir à quelque chose de fort, ils ont l'impression d'être vivant grâce à cette appartenance. Mais ce n'est pas pour autant qu'un japonais va parler de ses problèmes personnels, même à son cercle. Il ne faut quand même pas exagérer. Nous sommes amis mais pas à ce point la !!!!

Autant vous dire quand j'ai tenté d'intégrer plusieurs fois un groupe. Généralement j'étais perçu comme un intrus, car je perturbais l'atmosphère de familiarité et de bien-être du groupe.

Pour que vous puissiez vous rendre compte de la difficulté d'un étranger de s'intégrer au pays du soleil levant. J'ai recensé 3 phrases qui m'ont été dite par des japonais. Je vous laisse apprécier.

N°1 / Après plusieurs semaines au sein du laboratoire, nous sommes allés travailler pendant une semaine dans la campagne japonaise. C'était pour moi la meilleure occasion pour commencer à faire connaissance avec mes nouveaux camarades du laboratoire. Après plusieurs heures à essayer de communiquer avec certains étudiants, j'ai tout de suite remarqué le très bon niveau d'anglais d'une des étudiantes. Dans la conversation j'apprends qu'elle a vécu en Angleterre pendant 7 ans. Je me suis dit chouette, la barrière de la langue n'est donc pas un problème, on va pouvoir devenir ami et elle m'intégra facilement dans son groupe. Elle m'a tout de suite stopper en m'expliquant qu'elle n'allait pas me parler en anglais parce qu'elle ne veut pas

montrer à ses amis qu'elle a un meilleur anglais qu'eux et qu'il fallait absolument pas mettre les autres dans une situation d'infériorité. Première douche froide.

N°2 / Après plusieurs rencontres lors d'événements au sein de l'université, les étudiants m'ont bien fait comprendre qu'ils n'avaient pas de temps à me consacrer pour devenir ami et surtout pas de volonté à investir dans une relation amicale de courte durée.

« Clément tu ne restes qu'un an, on ne va jamais se revoir, donc on ne peut pas être ami ».

N°3 / En avril c'est le début de la rentrée scolaire japonaise. C'est le mois des cerisiers en fleurs et des pique-niques dans les parcs. Le mois propice aux nouvelles rencontres. Nouveau semestre, nouveaux étudiants. Je me rends vite compte que ces nouveaux étudiants sont beaucoup plus ouverts que ceux du premier semestre. Après un mois de fréquentation quotidienne, le feeling commence à passer. Enfin une victoire. Puis le mois de mai commence et je me rends compte que tout le monde dans le laboratoire est un peu fatigué, je demande à un des étudiants ce qu'il se passe. J'étais bien loin d'imaginer ce qu'il allait me dire.

« Clément tu connais le syndrome du mois de Mai ? Après la rentrée d'avril tu parles avec tout le monde et tu fais de nouvelles rencontres et bien en Mai tu es fatigué parce que ça t'a demandé beaucoup d'effort. » Je ne savais pas quoi répondre.

Ça n'allait donc pas vraiment le faire avec cette attitude. Je n'avais donc pas d'autre moyen que de créer mon propre cercle/ groupe, pour avoir des amis locaux.

Il fallait que je force le destin puisque qu'apparemment le destin ne jouait pas en ma faveur. Les premiers mois, je me suis inscrit à tous les événements, workshops, séminaires et conférences possibles et imaginables que je trouvais sur Facebook , allant de la conférence sur la paille de riz à comment utiliser les réseaux sociaux pour développer sont e-business en passant par des workshops organisés par l'ONU. Un seul objectif ne pas rentrer en France sans avoir de vrai amis japonais.

Pour moi l'expérience dans un pays passe par les locaux. Rencontrer des locaux allait me permettre de découvrir et d'intégrer au plus proche la culture japonaise que je ne connaissais pas. Je ne voulais surtout pas être l'étudiant en échange qui revient sans avoir expérimenté la vie et le quotidien du pays d'échange.

Il aurait été très simple pour moi de rencontrer des étrangers à Tokyo. L'université regorge d'étudiants européens et de chercheurs étrangers. Mais bon soyons honnête, le but n'est pas de parcourir 10 000km pour parler français et rencontrer des gens de Turin et Genève.

J'ai tout de suite compris que la communication était beaucoup plus simple avec « les faux japonais ». J'ai tendance à diviser les japonais en deux catégories différentes : les vrais japonais et les faux japonais. Les faux japonais sont biologiquement japonais mais socialement internationaux. Ils ont tous au moins une fois dans leur vie vécu à l'étranger ou étudié à l'étranger. Ils

sont déjà potentiellement plus ouverts que la moyenne des japonais et peuvent facilement communiquer en anglais.

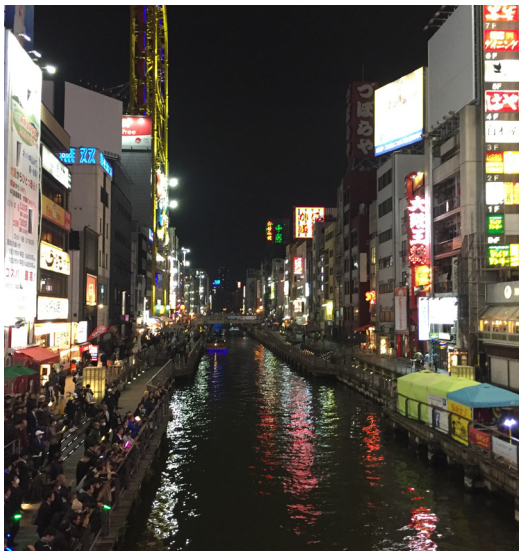
Après plusieurs semaines d'acharnement et d'effort, j'ai enfin réussi à rencontrer **UN** japonais qui était tout autant intéressé de faire ma connaissance que moi de faire la sienne. Nous avions partagé le même groupe de travail lors d'un événement organisé par l'ONU.
Après plusieurs verres de sakés et deux ou trois karaokés, il m'a spontanément invité à rejoindre son cercle. Majoritairement formé d'artistes, de galeristes, designers, architectes, j'ai tout de suite trouvé ma place dans ce groupe plein de potentiel.

« Je ne le remercierais jamais assez pour avoir été la clé de ma vie sociale japonaise.»

Arigato Gozaimas Ko-san.

LE COPIER/COLLER

Des villes clones



Tokyo, tout comme le Japon a subi d'énormes transformations depuis le XXème siècle. Après plusieurs incendies, tremblements de terre, bombardements durant la seconde guerre mondiale, influence américaine de 1945 à 1952, et la forte croissance démographique, le pays a dû se reconstruire rapidement. La nécessité de reconstruire vite et pas cher a inévitablement transformé les villes et les structures urbaines japonaises.

Mes connaissances sur les différents tissus urbains japonais se limitant essentiellement à mes visites et quelques lectures lors de mon échange, je vais donc essayer de traduire ces observations, pour vous donner un petit aperçu du paysage urbain japonais.

On remarque très vite, lorsqu'on voyage à travers le Japon, une certaine similarité des villes japonaises. Que vous soyez dans la tentaculaire ville de Tokyo ou dans des villes plus petites comme Osaka, Hiroshima ou encore dans certaines parties de la campagne japonaise, tout semble malheureusement se ressembler. Enseignes en néon, panneaux publicitaires, façade en préfabriqué, galeries couvertes et konbini à tous les coins de rues. Il est difficile de faire la différence entre toutes ces villes.

A l'inverse de la France avec la brique dans le nord, les colombages à l'est, la pierre rose dans le sud ouest, la pierre de calcaire dans le centre ou encore les bardages en bois dans les alpes, le Japon semble avoir perdu sa richesse architecturale régionale et sa diversité de matérialités. Les nouvelles méthodes de constructions des années 60, l'apparition des structures métalliques, la présence d'éléments préfabriqués et standardisés, ont tristement unifié l'image des villes japonaises, rigidifiant l'atmosphère urbaine.

Certaines villes tirent leur épingle du jeu. Kyoto et Kanazawa restent pour moi les exemples les plus représentatifs de cette conservation architecturale. A l'inverse de Tokyo, Osaka, Hiroshima, Nagoya, Kyoto et Kanazawa ont été préservées des bombardements de la seconde guerre mondiale et de certaines catastrophes naturelles. Il est encore possible de visiter des quartiers dits traditionnels. Ainsi, un mélange intéressant s'opère entre conservation architecturale (temples, châteaux traditionnels) et développement urbain moderne. Mais le modèle national de bâtiment en façade plastique et panneaux publicitaire reste malgré tout très présent dans ses villes « préservées ».

Cette similarité se ressent aussi dans l'organisation des villes et des quartiers. A Tokyo et pratiquement partout ailleurs dans les grandes villes, les transports en commun ont nettement transformé la structure des villes. La ville se construit dorénavant autour de cette capacité à se déplacer, partant de Tokyo et se déployant sur tout le territoire japonais comme du lierre. Les quartiers prennent alors l'allure de « ville » avec un déploiement nord/sud ou est/ouest, des zones activités (banque, zones commerciales, restaurants) se greffent autour des stations de train. Laissant place à des quartiers uniquement résidentiels venant ainsi s'accrocher comme des aimants autour de ces méga centres économiques. Communément appelées « villages urbains » ces zones résidentielles, constituées uniquement de logements résidentiels où l'ambiance y est paisible et calme, tranchent fortement avec l'image bruyante des mégalopoles.

UNE MÉGALOPOLE APAISANTE

DE QUARTIERS À VILLAGES URBAINS

À première vue, l'aire urbaine de Tokyo et ses 35 millions d'habitants posent de nombreuses questions concernant la pollution, le trafic automobile, la qualité de vie et les possibilités de s'épanouir dans une ville aussi grande et peuplée.

Aussi surprenant que cela puisse être, Tokyo est une ville plutôt agréable présentant une grande diversité de typologies d'espaces. Comme expliqué précédemment, la ville de Tokyo s'est essentiellement développée autour d'un système ferroviaire. Avec un réseau de transport en commun extrêmement performant, la volonté gouvernementale est d'inciter la population à se déplacer en train plutôt qu'en voiture. Si on rajoute que les rues sont généralement étroites et que les parkings sont rares comparés à la taille de la ville, le nombre de voiture est peu important. Autre explication au faible ratio Véhicule / par nombre d'habitant, la voiture est considérée par la plupart des japonais comme un signe ostentatoire de richesse donc pas forcément bien vu.

En limitant l'accès de la voiture dans la ville, Tokyo est inévitablement moins im-

pactée par la pollution que ces consœurs comme Jakarta, Shanghai ou encore Delhi. Avec un taux de concentration de PM10 à 36 microgrammes par m3, elle se place juste devant Paris (35 microgrammes par m3) et bien loin de Jakarta (82 microgrammes par m3) et Delhi (292 microgrammes par m3). Donc maintenant vous saurez que le masque blanc japonais ne sert pas à se protéger de la pollution.

Comme évoqué un peu plus haut, les quartiers japonais sont plutôt agréables. Je connais peu de ville dans le monde qui apporte autant de confort en termes de tranquillité dans leur centre ville. Tokyo est calme, très calme (évidement à l'exception des grands quartiers touristiques). Le tokyoïte se déplaçant essentiellement à pied et en vélo sur les petites et moyennes distances, la nuisance sonore est faible dans ces quartiers périphériques de l'hyper centre. On en oublierait presque que nous sommes dans la ville la plus grande du monde, donnant même parfois l'impression de se déplacer dans des quartiers fantômes.

Avec un PLU très souple, on découvre une ville avec une forte diversité dans la forme, la matérialité et l'usage. Tous les bâtiments sont différents. Différents mais très, très similaires en

même temps. Les façades en plastiques et matériaux préfabriqués renvoient la ville dans les années 70 / 80. On ne retrouve donc pas comme dans nos villes européennes une cohérence architecturale et une unité de façade. Les câbles et poteaux électriques omniprésents et donc très visibles dans les rues ajoutent encore plus le sentiment de se déplacer dans une ville inachevée, en perpétuelle mutation.
Mais ce chaos constructif, laisse quand même place à quelques bijoux architecturaux. Tous les grands architectes japonais et grands en devenir peuvent ainsi plus facilement exprimer leur créativité en imaginant des maisons individuelles, plus originales, plus folles les unes que les autres. Tokyo offre ainsi d'intéressantes ballades architecturales à travers les quartiers.
A cause de ce PLU très souple (trop souple parfois), à cause des spéculations immobilières et les transformations urbaines possibles, l'espace public n'existe pratiquement plus à Tokyo. Il est donc difficile de trouver un espace comme une place, un square ou un parc ou l'on peut venir se détendre gratuitement. L'espace public est devenu un enjeu commercial, rendant ainsi d'une certaine façon payant l'accès et l'utilisation de la ville. La rue n'est plus qu'un espace de circulation et de flux. Tout mobilier urbain est considéré comme un obstacle à la mobilité. Les bancs publics se font rares, les poubelles publiques n'existent même pas. Les règles et les interdictions rigides (interdiction de fumer, interdiction de promener son chien, interdiction de faire du bruit) des centres villes et les quartiers fleurissent soi-disant pour le bien commun.

LE LABORATOIRE

UNE STRUCUTRE PROFESSIONALISANTE

Lors de mon échange à l'université de Waseda, à Tokyo, j'ai intégré le laboratoire de recherche du professeur Takashi Ariga. Ce laboratoire est spécialisé dans l'étude et la pratique de la concertation citoyenne en urbanisme.
Le laboratoire développe sa pratique architecturale sur la base du MACHIZUKURI (fabriquer la ville). MACHI signifie la ville, la communauté et ZUKURI signifie fabriquer.

Pour résumer cette pratique, le MACHIZUKURI est une méthode par laquelle une communauté locale (ville, quartier, rue) sous la forme d'institution ou d'association, prend l'initiative d'effectuer des améliorations progressives pour recréer un environnement désirable. Le propre du MACHIZUKURI est de reconnaître et d'identifier les atouts et ressources propres à un lieu (quartier, rue) qu'ils soient humains ou physiques. Les architectes pratiquant cette technique joue essentiellement le rôle de leader, d'accompagnateur, de concepteur, de programmateur ou encore de promoteur.

La structure particulière du laboratoire joue beaucoup sur la pertinence des recherches mais aussi sur la notoriété du laboratoire du professeur Ariga.

Après une licence commune de 3 ans, les étudiants en architecture de l'université de Waseda, doivent intégrer un laboratoire de recherche pour valider leur master. Les étudiants japonais doivent faire une 4ème année de licence (B4) dans le laboratoire qu'ils désirent.

Le laboratoire s'organise autour d'une organisation favorisant l'interaction entre les différentes années. Les B4 rejoignent un exercice commun avec d'autres laboratoires en urbanisme et aident ponctuellement les étudiants des années supérieures. En plus de leur exercice et de l'aide qu'ils apportent, ils doivent aussi produire à la fin de leur cycle une petite thèse. Les M1 plus actifs dans le laboratoire travaillent sur de plus petits projets ou encore participent à des compétitions. Généralement les projets des M2 sont la continuité des petits projets de M1. Tous les projets sont des cas réels, initialement initiés par des institutions, des villes ou même des associations.

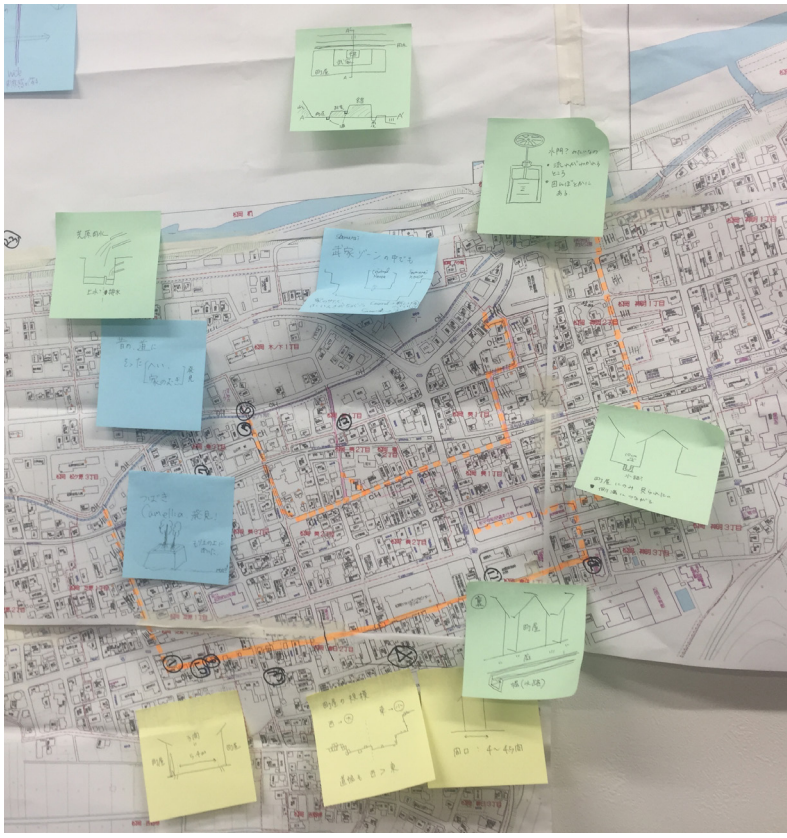
Tous les étudiants de master sont en charge et managent un projet bien distinct. En même temps ils sont présents pour aider les autres étudiants à l'élaboration de leur propre projet. Tout le monde gère un projet et tout le monde aide à l'avancement des autres projets, permettant ainsi aux étudiants de pratiquer au quotidien et d'élargir leur champ d'expertise.

La lenteur du processus de concertation citoyenne et cette organisation des étudiants reposant sur leur intervention sur plusieurs dossiers en parallèle, a pour conséquence un développement de ces projets sur plusieurs années. Années durant lesquelles, les étudiants du laboratoire se succèdent. Chaque étudiant apportant sa pierre à l'édifice. La plupart des étudiants n'ont pas vu l'origine du projet, la plupart des étudiants ne verront jamais la fin. Chacun n'étant que de passage.

En ce qui concerne la structure générale des cours au sein de l'université, l'emploi du temps est divisé entre des cours communs à tous les masters (dispensés généralement en anglais et parfois en japonais), de moments dédiés aux projets du laboratoire, de visite de quartier et de concepts architecturaux, ainsi que différents workshop toujours en lien avec les projets du laboratoire. Les étudiants en échange n'ont malheureusement pas accès à tous les cours et sont vraiment limités dans le choix des cours (La majorité des cours sont dispensés en japonais).

Lors de mon échange dans le laboratoire de recherche, j'ai pu participer à l'expérimentation du MACHIZUKURI sous différentes formes et interphases. Les projets que j'ai rejoint étaient divers, allant de l'information des risques de catastrophe naturelle dans un quartier de Tokyo, à la participation d'un concours sur le renouvellement du centre urbain d'une ville en décroissance. J'ai également pu participer à la cartographie d'un ancien système acheminement d'eau de l'époque féodale dans une castel town et au réaménagement d'une rue en déclin dans une ville touristique.

Toutes ces expériences au sein de ce laboratoire, m'ont confronté à la réalité de cette pratique bien particulière de la concertation citoyenne. C'est un processus long, très long, avec beaucoup de phases de re-

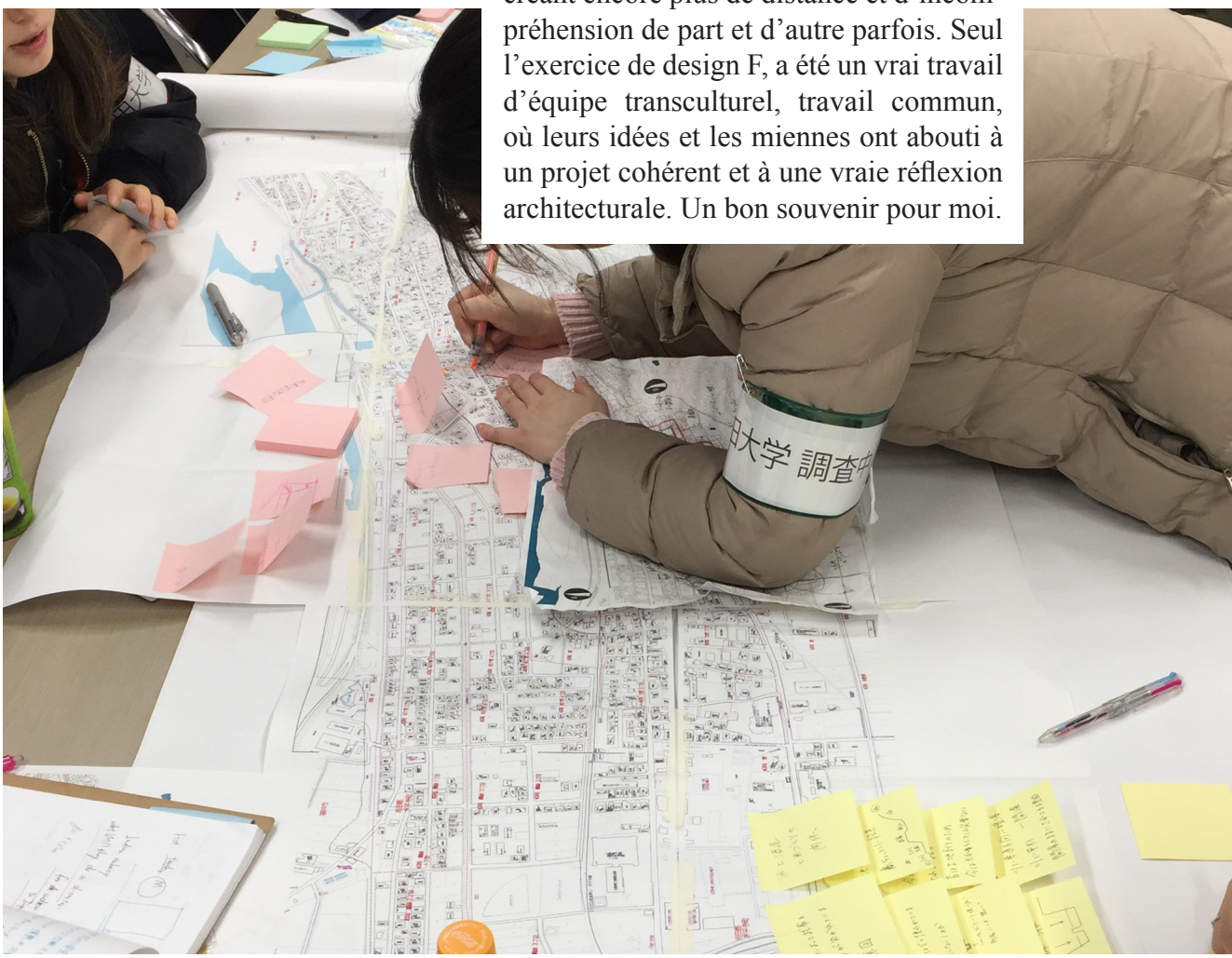


cherches intermédiaires. Il faut accepter l'idée que ces recherches n'aboutissent pas forcément à des prises de décisions concrètes et utiles. J'ai eu l'opportunité de pouvoir participer à un atelier collaboratif où nous avions préparé en amont les outils et supports de communication inhérents à cette pratique de recueils d'information. La communication orale étant bien évidemment l'outil essentiel pour recueillir les avis et prérogatives des locaux, acteurs du projet, j'ai vite été confronté à mes limites sur mes capacités à dialoguer en japonais. Je n'ai malheureusement pas été capable de dialoguer avec les japonais lors de nos interviews, puisque je ne parle pas vraiment japonais, et que les japonais de la rue ne parlent que japonais. Néanmoins, j'ai quand même eu l'occasion de pouvoir participer à la mise en place d'un autre projet où certains acteurs étaient indiens. Les conversations étaient en partie en anglais.

J'ai vite compris lors de mon échange que mon anglais était à la fois un atout et aussi un inconvénient. J'estime avoir largement contribué aux différents projets, pas forcément toujours par mes idées et mes connaissances, puisque l'on avait du mal à communiquer entre nous à l'université, mais souvent grâce à mon anglais. C'est une expérience assez commune aux étudiants étrangers au Japon, les japonais ne sont vraiment pas à l'aise en anglais. J'ai souvent eu le rôle du coach en anglais, celui de corriger les présentations de chacun pour leurs différents exercices en anglais. Je suis devenu la personne essentielle des workshops, le traducteur attitré par la force des choses. Plus traducteur, qu'architecte j'ai passé un grand nombre de mes weekend à l'université pour traduire et aider mes collègues étudiants japonais à la rédaction en anglais. Lors de l'évènement avec les indiens, j'étais le seul à comprendre l'anglais parlé par les indiens

et l’anglais parlé par les japonais, mais malheureusement pour moi, car c’est là que je devais intervenir, les deux parties ne se comprenaient pas du tout.

Je trouve, que malheureusement pour moi, je n’ai pas été intégré dans le processus de réflexion et de création autant que je l’aurai voulu. On m’a souvent confié les tâches les plus simples et qui ne requièrent pas forcement de compétences en architecture (création de poster lors de workshop, imprimer les outils de recherche, faire la conversation avec les participants pour les faire patienter, transporter le matériel) comme si le japonais ne voulait pas me déranger, ou comme si je n’étais que de passage, alors pourquoi faire des efforts avec moi. J’ai souvent demandé à travailler davantage dans le projet mais la barrière de la langue autant pour eux que pour moi, a été un vrai frein, créant encore plus de distance et d’incompréhension de part et d’autre parfois. Seul l’exercice de design F, a été un vrai travail d’équipe transculturel, travail commun, où leurs idées et les miennes ont abouti à un projet cohérent et à une vraie réflexion architecturale. Un bon souvenir pour moi.



Chaque jeudi nous avons le Séminaire du laboratoire. C'est en quelque sorte la réunion de chantier du laboratoire. On fait le point avec sur les différents projets en cours et les difficultés rencontrées. Chaque étudiant présente ses recherches à tout le laboratoire. Etudiants et professeurs donnent leur avis et permettent ainsi aux différents projets d'évoluer.

C'est pratiquement le seul moment où les professeurs sont présents dans le projet.
La mauvaise nouvelle c'est que ce séminaire est en japonais. Donc préparez vous à 3 bonnes heures de grande solitude (3 heures c'est vraiment long surtout quand on ne comprend pas). C'est maintenant, pour l'avoir vécu, une vraie perte de temps puisque je ne pouvais même pas interagir avec les corrections. Je n'avais pas le choix, ma présence était obligatoire. J'ai donc pris le parti dès le début d'utiliser ce temps imparti pour lire tout ce que je pouvais trouver sur la pratique du Machizukuri.

La pédagogie affichée par le laboratoire repose sur la volonté de donner énormément de liberté et d'autonomie à l'étudiant. Le principe : Vous gérez votre projet comme bon vous semble, vous dirigez « votre propre équipe » (autres étudiants) lors de vos recherches, vous organisez vos propres workshop et vous prenez rendez vous avec le professeur pour faire le point ou lorsque vous rencontrez une difficulté. Je trouve ce système vraiment très intéressant et très constructif dans la théorie. En parallèle, chez nous à l'ENSAG, j'ai l'impression que nous sommes encore trop dans l'attente d'une validation par le professeur pour passer à l'étape suivante, ne nous poussant pas forcement à prendre des risques et à expérimenter par nous même. Je m'interroge néanmoins sur cette pédagogie japonaise, n'est-elle pas est à double tranchant ? Je me questionne sur la pertinence du travail des étudiants et ainsi sur la qualité de leur recherche. Après avoir traduit plusieurs outils et recherches lors de workshop, je n'ai pas été convaincu par la qualité et la pertinence des questions posées et des outils utilisés. Je n'ai pas eu l'impression que les professeurs aient vraiment vérifié le contenu du workshop. J'ai trouvé que certains workshops n'avaient servi à rien ou du moins n'apportaient rien aux recherches, voire même desservaient la réputation du laboratoire.

Je ne sais pas si étant étranger, j'étais plus apte à rejoindre des projets dit d'analyse ou de recherche. A ce moment des bilans, j'avoue que j'espérais participer à plus de discussions avec des locaux. Quand on me parle de concertation citoyenne, j'entends principalement « citoyenne » ce qui me pousse à penser que nous allons rencontrer des citoyens. A part quelques acteurs des institutions publiques que nous avons rencontrés lors de réunion, je ne trouve pas que nous ayons vraiment vu et eu le temps de partager avec ces fameux citoyens. Notre travail devait reposer sur les témoignages des locaux mais en réalité, nous avons peu d'occasion de rencontres et pas eu la chance de mettre en pratique tous les outils à notre disposition. Je reste un peu frustré, j'attendais davantage de ce studio. Finalement, cela me questionne sur l'ambition du laboratoire, ou du moins sur les améliorations nécessaires pour tendre à un objectif plus concret, sur des prises de décisions reposant sur des recherches plus factuelles.

草津
KUSATZU
中央通り
SUZUKI
アルト
Kei
ワゴンR
スクード
イフト
Lucky Bagel

C'est vraiment avec le projet de la Chuo Dori (la rue Chuo) dans la ville de Kusatsu que j'ai pu sérieusement mettre en pratique cette technique du Machizukuri et en comprendre les objectifs.

Tout a commencé par une présentation sur la ville de Kusatsu dans la préfecture de Gunma. Ville réputée dans le Japon pour ses sources d'eaux chaudes et son relief montagneux. La ville a basé toute sa stratégie économique et son urbanisme sur l'exploitation de ses ressources naturelles (bassin de sources chaude, spa, station de ski, complexe hôtelier).

Après plus de 50 ans d'exploitation et une renommée nationale, la ville commence à voir sa population vieillir et diminuer d'année en année. Ayant basé son économie quasi exclusivement sur le tourisme, Kusatsu commence à prendre en pleine face la vétusté de ses installations et son manque d'authenticité. Pour cette raison, la ville a fait appel à plusieurs professeurs de l'université de Waseda, pour réfléchir avec les étudiants sur un nouveau plan d'urbanistique et économique pour les 30 prochaines années.

Le travail a tout d'abord commencé par une étude personnelle de Kusatsu. D'après nos connaissances et nos recherches sur la ville, nous devions déterminer des pistes d'études. J'ai proposé de diversifier l'économie de la ville afin de permettre la création de nouveaux emplois. Utiliser les espaces vacants dans la ville et disposer de l'énergie (source d'eau chaude) présente sur place, permettraient de développer un nouveau système agricole. L'idée était ainsi de créer des serres alimentées par la chaleur géothermique.

Suite à cette première phase de recherche, nous nous sommes rendus sur site, pour une semaine d'étude et de recherche. Notre présence à Kusatsu a été une vraie expérience de terrain. La première étape de notre visite a été durant une journée de vérifier si nos pistes de recherches préalablement faites pouvaient ou non répondre aux attentes de la ville. Cette journée de visite avait aussi pour but de faire un état des lieux du potentiel de la ville et des problèmes déjà présents.

Après une nouvelle restitution de nos ressentis sur site, nous avons formé un groupe de 4 à 5 étudiants (étudiants partageant plus ou moins les mêmes problématiques). Puis la ville a été divisée en différents secteurs permettant à chaque groupe de travailler sur une zone bien définie et à fort potentiel.
Notre groupe était en charge du redéveloppement de la Chuo Dori du centre ville.

Après une semaine de recherches et d'analyses, nous avons réussi à comprendre les raisons de la dégradation de cette rue jadis poumon économique de la ville.

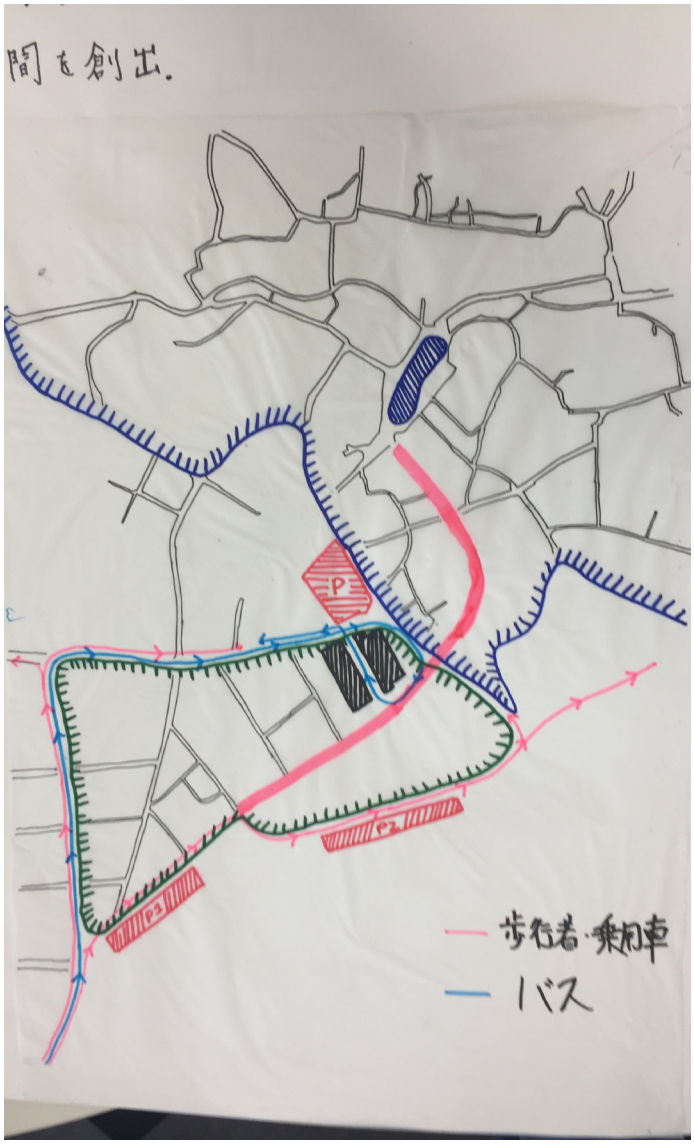
Après la fermeture de la gare de Kusatsu dans les années 80, la rue Chuo a commencé à perdre de l'attractivité, jusqu'à devenir désertée et vide. 50 % des bâtiments de la rue sont à l'abandon.

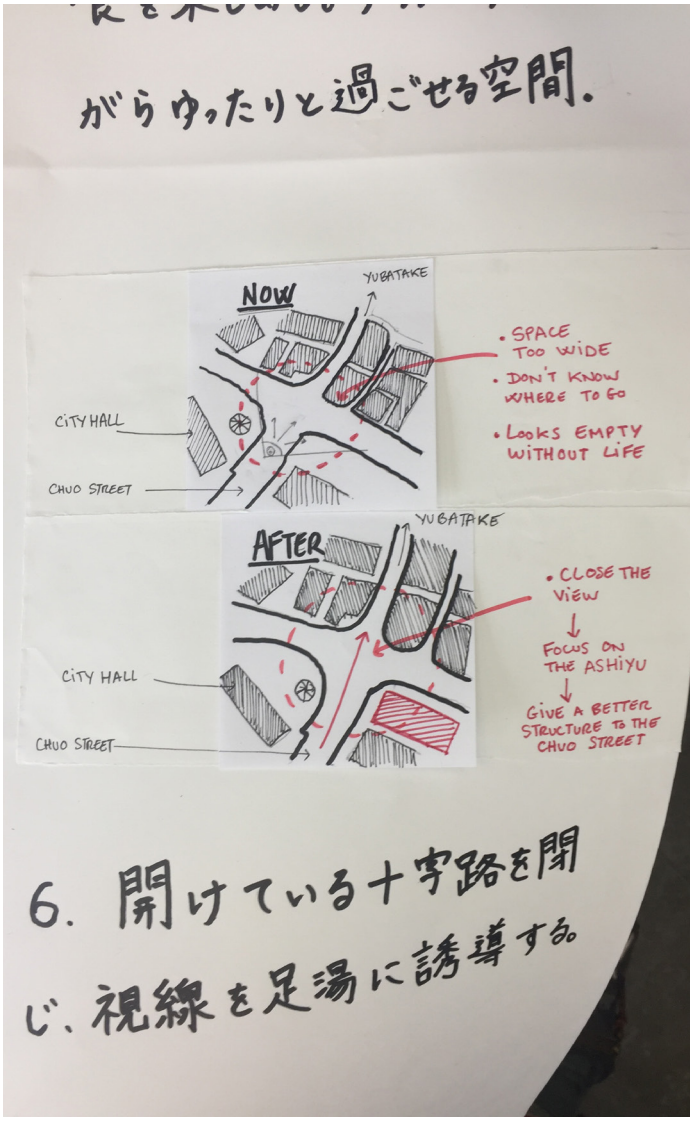
Des entretiens avec les locaux (habitants encore présents sur place), des cartographie des typologies de bâtiments, une étude plus axée sur l'économie de la ville et une analyse sur l'urbanisme mis en place par la ville, nous a permis de déterminer différents axes de réflexions afin de proposer des solutions visant à trouver un re-dynamisme économique mais aussi humain de la rue.

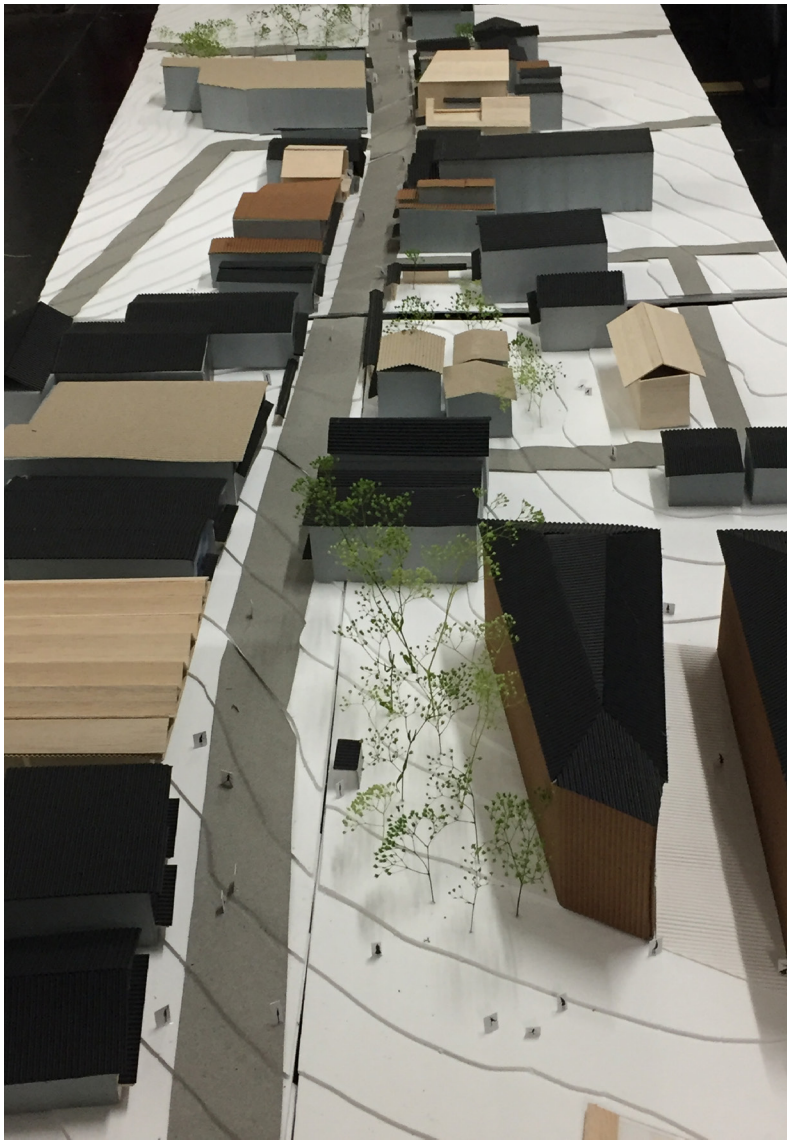
Notre projet a été de déplacer la gare routière (point d'arrivée des touristes) dans le sud de la Chuo, afin de permettre aux touristes de bénéficier d'une nouvelle rue touristique axée sur un nouveau mode économique. Le but était donc de proposer un partage de l'économie locale en mettant en place des stratégies et des partenariats avec les commerces et locaux restants. Proposer une autre expérience plus traditionnelle de la ville (dégustation de saké, espace tatami, dégustation de tofu et de Soba).

Nous avons aussi repensé les quelques espaces publics. La mise en place d'une signalétique et d'un éclairage public communs avec celle du centre plus touristique permettra une meilleure cohérence en termes d'esthétique contribuant au développement de l'économie et des flux touristiques. La piétonisation de la rue ainsi

実地調査及び分類
空き家
旅館・ホテル
店
温泉・足湯
飲食店
工夫された
ファサード


間を創出。
歩行者・乗用車
バス


がらゆったりと過ごせる空間。
NOW
YUGATAKE
CITY HALL
CHUO STREET
• SPACE TOO WIDE
• DON'T KNOW WHERE TO GO
• LOOKS EMPTY WITHOUT LIFE
AFTER
YUGATAKE
CITY HALL
CHUO STREET
• CLOSE THE VIEW
↓
FOCUS ON THE ASHIYU
↓
GIVE A BETTER STRUCTURE TO THE CHUO STREET
6. 開けている十字路を閉じ、視線を足湯に誘導する。



que la mis en place d'un système de mobilité douce a été réfléchi afin de respecter l'authenticité de la nouvelle rue. Un développement de structures légères à caractère traditionnel sur les façades existantes va attirer un public différent dans la rue.

Le projet a été de penser cette rue, comme un nouvel acteur économique et touristique pour la ville. Mais le but n'a évidement pas été de reproduire les mêmes stratégies gagnantes du centre ville touristique. Nous avons proposé à la ville un plan de ré urbanisation de la rue sur 5, 10 et 15 ans. L'idée principale a été ici de penser le projet dans la durée et non proposer un projet financièrement incompatible avec la ville.

Le projet de revitalisation de la Chuo Dori s'est faite en plusieurs étapes tout au long du semestre. Après la semaine de collecte de data et d'identification urbaine de la Chuo, un rendu hebdomadaire sous forme de planches et de maquettes a été nécessaire pour aboutir à ce qui me semble être un projet concret qui apporte de vraies réponses pour le renouveau de la rue.

La difficulté majeure de ce projet n'a finalement pas été de communiquer avec les membres de mon groupe (étudiants japonais ouverts à l'idée de travailler avec un étranger et avec un très bon niveau d'anglais), mais plus de tenter de partager avec les professeurs lors des séances de corrections. J'ai trouvé que les professeurs n'ont pas vraiment joué le jeu lors de l'exercice, avec les deux étudiants en échange, puisque les corrections proposées étaient toujours en japonais. La majorité des professeurs de l'exercice parlant anglais, j'estime qu'ils auraient pu faire l'effort de prendre un peu de leur temps pour échanger avec les deux étrangers, en corrigeant en anglais lors de nos rendus.

Le transculturalisme a été la vraie force de notre projet. La vison locale des membres de mon groupe, associée à mon regard européen ainsi qu'à mon statut d'étudiant / touriste, a donné une autre dimension au projet, en terme de stratégie et de développement.

URBAN DESIGN CENTER OF OMIYA

UNE RENCONTRE DÉTERMINANTE

Pas satisfait de ma difficulté à m'intégrer et de capacité à comprendre toutes les subtilités des cours en japonais, j'ai pris la décision de forcer le destin et de me rapprocher de Uchida Sensei (professeur associé du laboratoire). Après avoir longuement discuté avec elle, je me permets de lui présenter mon parcours en architecture et mes attentes lors de cet échange avec l'université de Waseda. J'oriente volontairement mes questions sur sa pratique architecturale, qui devrait correspondre à celle du laboratoire et donc devrait m'aider à mieux comprendre cette technique du Machizukuri. Après une

soupe miso, une assiette de sashimi, une bière et quelques verres de saké, Uchida sensei vient à me parler d'un événement qu'elle va organiser prochainement avec le centre urbain de Omiya (ville dans le nord de Tokyo) afin de revitaliser le centre ville en déclin.

Rendez-vous pris pour la semaine d'après. Elle me convie à une visite privée de cette fameuse ville et de son UDCO (Urban Design Center Omiya).

Je la remercie encore de cette visite très enrichissante sur l'urbanisme japonais, où elle m'a consacré du temps. Elle me présente aux différents membres de l'UDCO et m'explique leur mission au sein de la ville. L'UDCO est une organisation dans laquelle l'industrie, le gouvernement, les universités et les citoyens collaborent pour contribuer au développement de la ville d'Omiya. Le sujet du moment : Comment redynamiser les espaces urbains en perte d'activités suite à la transformation et la mutation urbaine ? Comment déterminer le potentiel en chaque élément ?

Je suis content. Je sens que le courant passe bien entre les membres de l'UDCO

URBAN #5
DESIGN TALK
"ストリートを
パブリックに開く"
自由参加、定員無し
#5
URBAN DESIGN TALK
ストリートをパブリックに開く
一般 1,000円
学生 500円
MIYA STREET
TERRACE

UDCO

et que le projet semble très intéressant. Je vois surtout en cet événement, une belle opportunité de participer à une vraie expérience sociale et architecturale de terrain en dehors du cadre scolaire. Motivé, je leur propose ma force de travail pour les aider lors de cet événement. Sans hésitation ils ont accueilli positivement ma proposition. J'ai donc fait partie de l'équipe du projet.

L'événement avait pour but de déterminer le comportement des utilisateurs face à l'espace public en mettant en scène, lors d'activités des producteurs des artisans et des magasins locaux. Avec toujours cette idée en tête, de rechercher un redéveloppement par l'intérieur de la ville. Pour comprendre ses comportements nous devions ainsi collecter de nombreuses données concernant le déplacement des utilisateurs, leur temps consacré sur place, leur activité sur le site étudié et leurs comportements face à l'évènement. En résumé, cette étude a servi principalement à comprendre les attentes des locaux face à cette situation de déclin. Elle a également permis à l'UDCO de générer de nouvelles stratégies pour transformer non seulement le site en question, mais pour la suite trouver une stratégie pour transformer les différents espaces publics de la ville qui subissent le même phénomène.

Quand on parle d'événement, il faut penser accueil du public. Première étape, la création d'un mobilier urbain. J'ai participé activement à la création du mobilier utilisé lors des différentes activités proposées lors du weekend d'étude. Le mobilier devait être simple à mettre en place et abordable. L'équipe a imaginé des tables s'assemblant sans vis, ni clou.

La deuxième étape du projet, a été de créer les outils nécessaires pour la collecte des données. Nous, nous sommes donc penchés sur les différents questionnaires, entretiens et cartes à créer, pour nous permettre de collecter le plus d'information possible.
Nous avons donc passé le weekend, à observer les visiteurs, prendre des notes sur leurs comportements entre eux, mais aussi avec les commerces et les activités proposées. Nous avons quantifié le nombre d'utilisateurs lors de l'événement, leurs déplacements sur le site. Nous (sans moi évidemment) avons interrogé longuement les visiteurs japonais présents lors de l'événement.

Après 3 jours d'événements et d'enquêtes, il était temps de mettre à plat et de traduire toutes les informations collectées lors du weekend d'expérimentation.
Plusieurs mois après l'événement nous avons créé une sorte de revue qui regroupe tous les résultats collectés et avons commencé à déterminer des stratégies potentielles cohérentes avec les pratiques locales.

Comme vous pouvez vous en douter ce processus de traduction est extrêmement long. Je suis bientôt de retour en France et rien de bien concret n'a encore été mis en place pour transformer cet espace urbain.

Encore une fois, j'ai eu la chance de participer à une vraie expérimentation architecturale mais aussi anthropologique. Cette expérience m'a aussi permis lors de mes premiers mois de mieux comprendre et connaître le japonais. Après ce weekend d'observation j'ai pu observer le japonais dans son environnement naturel et comment il se comporte avec ses semblables. Je conseille à tous les étudiants en échange d'avoir ce genre d'expérience.

EPILOGUE

Je vous vois venir, « Clément tu nous dépeins un Japon un peu sombre ? », « Tu sembles ne pas vraiment avoir apprécié ton échange ! ». Hop pop pop, une mise au point s'impose.

Outre le fait de mes interrogations et mes difficultés lors de cet échange au bout du monde, je dois tout de même avouer que lors de cette aventure nippone, une foule de petites choses m'a vraiment rendu heureux.

Regarder les japonais dormir dans le métro sur le chemin du travail ; manger des onigiri en rentrant de l'université ; le ballet des parapluies transparents des jours de pluie ; le regard paniqué des serveurs et serveuses des izakaya à l'approche de gaijin; nos après midi gin tonic sur le roof top de notre sharehouse ; les festivals de nourriture le weekend à yoyogi park ; les karaokés interminables en attendant le premier train ; le sento du dimanche soir; les konbini à chaque coin de rue ; les musiques jeux vidéo des stations de métro; regarder les trains passer depuis la fenêtre de ma cuisine ; déambuler dans les friperies de Shimokitazawa ; le calme des rues ; les micro bar de Nakano ; rencontrer un salary man à 18h et le retrouver 2h plus tard complètement transformé après 2 bières ; regarder les adolescents japonais jouer aux jeux vidéo dans les game center ; les pavés de thon sésame de chez Fujimara ; et tant d'autres choses.

Sur le plan professionnel, cette année a vraiment été déterminante. Je confirme ce que j'aime et ce que je voudrais faire. J'arrive enfin à mettre des mots sur le rôle que je voudrais endosser et sur l'architecte que je voudrais être. La ville me fascine et m'hypnotise. Vivre dans un pays qui se transforme tous les jours et pas forcement positivement, me questionne encore plus sur notre rôle et nos devoirs en tant qu'architecte. Je suis arrivé à conclusion que j'aimerais être un designer researcher, en gros un architecte/programmeur qui cherche de nouvelles stratégies pour transformer les villes. A mi chemin entre l'architecte, l'urbaniste et le chercheur : un designer researcher.

Sur le plan personnel, cette année m'a permis de mieux me connaître. J'ai découvert un nouveau visage de ma personnalité. J'aurais pu subir la situation de cette intégration difficile et me faire une raison « Je ne suis pas le bienvenu ». A l'inverse, j'ai pris sur moi, je n'ai pas baissé les bras, j'ai continué, vaille que vaille à rechercher le contact avec les étudiants japonais. Je me suis convaincu que j'étais sur le chemin, que j'allais y arriver. J'ai finalement beaucoup appris de mes expériences nippones, sur ma capacité à analyser la situation, sur ma posture à vouloir ne voir que le verre à moitié plein. Je pense revenir en France encore plus confiant sur mon aptitude à défendre mes projets, je me sens plus épanoui dans mon projet professionnel. Je sais que j'ai gagné en confiance depuis mon arrivée à Tokyo.

Je pense également que se confronter à de nouvelles expériences permet d'apprécier les choses que l'on a et permet d'envisager les projets sous des angles différents, avec une construction plus solide. J'estime que mon expérience japonaise m'a permis de faire le point sur la personne que je voudrais être. Je suis venu au Japon sans vraiment savoir ce que représentait de vivre comme un japonais. Mais comme vous avez pu le lire dans les pages précédentes, être japonais, c'est aussi se contraindre à des dictats sociaux, ancestraux, dont on peut difficilement se soustraire. Vu de notre côté occidental, vivre comme un japonais peut paraître difficile et parfois épuisant.

Au terme de ces 11 mois, je me suis demandé si en quelque sorte j'étais devenu japonais, si je pouvais être accepté, si j'avais adopté certaines de leurs préceptes ? Est-ce que je pourrais devenir japonais ? Une amie Hong Kongaise m'a dit un jour que j'étais plus asiatique que ce que je ne le prétendais. Une chose est sûre, en étant étranger, je ne serai malheureusement jamais vraiment intégré au Japon.

Après réflexion, je pense que je ne veux pas ou du moins plus, être japonais. Je suis tombé sous le charme du Japon, à la fois déroutant par ses contradictions et si différent du pays d'où je viens. Si être japonais, c'est être dans l'obligation de se confronter à la norme et d'accepter de vivre certaines frustrations, et de s'imaginer des vies fictives pour exister, alors je ne veux pas être japonais. Je ne me vois pas dans ce projet d'épanouissement personnel, je vois plutôt des restrictions sur les valeurs que je défends. Je ne me sens pas capable.

Et parce que je pense que la distance est nécessaire à mon équilibre, je pense avoir trouvé ma place. Tokyo, le Japon et les japonais ont encore tellement de choses à m'apprendre.

Comment déléguer, institutionnaliser la gestion de l'espace public, à une communauté de citoyens ?

Exemple du MACHIZUKURI au Japon

MARY QUANT

Mon désir d'échange inter-université, a été principalement motivé par la possibilité d'élargir mon horizon sur de nouvelles méthodes, de nouvelles visions enseignées au sein d'une université étrangère. Quoi de mieux pour un étudiant en architecture que de confronter ses propres bases en découvrant et explorant d'autres pratiques architecturales développées à l'autre bout du monde. Lorsqu'il a fallu arrêter un choix sur l'université que je voulais rejoindre, j'ai opté pour un échange qui puisse alimenter au mieux mes attentes et mes aspirations de découvertes de nouvelles pratiques ou techniques en matière de réflexions architecturales et urbanistiques. A l'ENSAG, j'ai découvert le concept de la participation mettant réellement le citoyen sur le devant de la conception, à l'université de Waseda de Tokyo, j'ai approfondi mes connaissances sur la participation citoyenne où l'individu est à la fois consultant et acteur dans la gestion de son espace public.

Au cours de cette année d'immersion au sein du laboratoire du professeur Takashi Ariga à l'université de Waseda Tokyo, j'ai eu l'opportunité de mettre en pratique une technique de la participation citoyenne. Plus qu'encouragée cette participation citoyenne est institutionnalisée au Japon. Les citoyens japonais ont une obligation de contribuer par le biais de cercles à la gestion de leur espace public.
Le laboratoire du professeur Ariga, travaille depuis une dizaine d'années sur la pratique du Machizukuri au sein des communautés des différents quartiers de l'archipel nippon. Au-delà d'un concept, le Machizukuri est une pratique développée et établie au Japon, reposant sur le principe que les habitants ont un rôle à jouer dans la gestion de leur quartier. Le laboratoire intervient pour faire travailler ensemble, les acteurs locaux, les architectes et les institutions. Il apporte des solutions testées et éprouvées par des outils de représentations architecturales.

Il était important pour moi, de partager mes recherches et réflexions sur l'impact de cette technique participative sur la gestion des projets collectifs. L'objectif de ce court mémoire est d'être à la fois informatif et interrogatif sur les possibilités offertes tant aux architectes qu'aux citoyens pour penser ou repenser l'architecture en ayant recours de la participation. Contribuer au bien-être, au confort de son quartier, de son espace collectif repose dans notre civilisation occidentale plus habituellement sur une initiative personnelle et en tous les cas sur la base du volontariat. Je me suis demandé comment l'on pouvait déléguer, institutionnaliser la gestion de l'espace public, à une communauté de citoyens ?

Pour répondre à cette question, je suis parti de mes recherches sur le Machizukuri, utilisé au Japon. Pour comprendre au mieux le mouvement du Machizukuri, il est important dans un premier temps de définir le terme en mettant en avant le contexte dans lequel il est apparu. Il conviendra d'en donner une définition et de montrer le rôle de l'architecte au sein de ces communautés. Je me suis ensuite interrogé sur les motivations des japonais à être acteurs de leur espace collectif, les raisons de leur adhésion au concept. Pour finir je me suis interrogé sur la possibilité d'exporter le mouvement du Machizukuri en dehors du Japon.

まちづくり

MA CHI ZU KU RI

?

Avant même d'expliquer le terme de « Machizukuri », il est important de comprendre d'où il vient et les conditions de sa création.

Dans les années 60-70, le Japon connaît l'apogée de sa croissance. La guerre est finie, le pays est reconstruit, le Japon peut enfin reprendre une activité normale et c'est le début de son ouverture sur le monde. Cette rapide croissance s'accompagne, malheureusement, généralement d'une mauvaise utilisation des ressources et d'une destruction du paysage environnant.

Le mouvement du ***« Machizukuri »*** commence à faire son apparition à cette époque quand un groupe de citoyens commence à s'opposer à la création et l'ouverture d'une usine de pétrochimie dans les villes de Mishima et Numazu (préfecture de Shizuoka au sud de Tokyo). Le projet avait pour but d'implanter sur le territoire cette usine afin qu'elle attire un plus grand nombre de compagnies, de sociétés pour créer par la suite, un grand centre industriel. La création de ces usines allait inévitablement transformer le territoire (destruction de bâtiments existants, pollution de la zone concernée) et en même temps affecter négativement la population locale. Leurs revendications étaient globalement pour la sauvegarde du patrimoine locale et de protection de l'environnement.

Après plusieurs mois de protestation, d'information sur les risques environnementaux auprès des populations et de pression sur le gouvernement, le groupe de citoyens réussit à stopper le projet. Le mouvement ***« jumin undo »*** se propage dans tout le pays pour demander aux municipalités de limiter les effets de pollution sur l'environnement japonais. Plusieurs cas similaires ont été renseignés durant la même période partout dans le pays. Le succès de ces oppositions contre la pollution de ces compagnies démontre la légitimité des revendications citoyennes.

Depuis les années 60, on constate un profond changement d'attitude de la population par rapport à la gestion des espaces urbains au Japon. Suite à ces victoires, des centaines de groupes et d'associations se sont créés plus localement encore, afin d'améliorer l'environnement et la qualité de vie au sein de leur propre quartier. Ces groupes donnent à chaque citoyen la possibilité de s'exprimer et de participer (de la simple information à la prise de décision) à l'évolution positive de son espace de vie. Ces associations de citoyens montrent l'effort et l'envie sans cesse croissant d'un grand nombre de japonais à créer de

nouveaux espaces politiques, publics et civiques grâce à des actions locales. La plupart de ces nouveaux espaces sont des espaces physiques. Ces groupes/associations revendiquent la gestion des espaces publics de la ville/quartier, la création de nouveaux lieux communautaires et la préservation des lieux et espaces déjà existants.

Historiquement au Japon, on constate un contrôle centralisé de la politique publique. L'état japonais semblait réticent à l'idée de déléguer certains pouvoirs importants aux municipalités et aux quartiers. La fin des années 1980 et le début des années 1990 marquent un tournant dans la prise de pouvoir de ces citoyens. La crise fiscale et l'éclatement de la bulle économique des années 90 a de manière progressive, opéré à une vague de dispositifs participatifs des habitants à la vie politique locale, engendrant en même temps la décentralisation des politiques publiques. La décentralisation du Japon a permis de transférer des compétences de gestion aux différentes préfectures et villes, puis elle a dans un deuxième temps permis plus d'autonomie aux villes, donnant la possibilité aux municipalités de créer ses propres règles en matière de participation. Au même moment, l'obligation de consultation publique a été introduite, appelant à des approches de planifications communautaires et collaboratives (Sorenson 2009, Watanabe 2007).

Au Japon, la participation citoyenne a été reconnue dans le cadre des lois de la décentralisation et d'autonomie locales. Accordant plus de pouvoir aux municipalités et associations de quartier, le gouvernement a donc du créer de nouveaux instruments afin de relégitimer le rôle des élus au sein de l'espace public. Ces nouveaux instruments permettent aux citoyens destinataires de ces politiques publiques de traduire leurs préoccupations. Ces associations locales ont obtenu une toute autre crédibilité et importance en 1995, lors du tremblement de terre de Kobe. Un grand nombre d'associations avait trouvé leur place dans différents quartiers de la ville de Kobe bien avant la catastrophe. Ces associations avaient pour but d'aider la planification et l'aménagement des quartiers, de créer et gérer des évènements communautaires (festival, matsuri) et jouaient un rôle important dans la prévention des incendies. Après le terrible événement causant la mort de plus de 6000 personnes et blessant environ 27000 japonais, le gouvernement a constaté l'efficacité et la pertinence de ces associations lors de ces situations de crise. Ces associations locales ont joué un rôle important dans la gestion de la crise, en apportant une aide matérielle (main d'œuvre, mise en place de structures d'accueil) et psychologique. Avec environ 45000 logements détruits par le tremblement de terre, ces associations de quartiers ont permis un meilleur dialogue avec les municipalités locales et ainsi ont permis une meilleure reconstruction des zones sinistrées.

Comme le précisent Chritophe Premat et Iwabuchi Yasushi dans leur essai *« l'évolution de la participation civique au Japon »*, ***en institutionnalisant ces dispositifs participatifs, le gouvernement veut à la fois encourager et contrôler la participation citoyenne. C'est ce que l'on peut appeler un double mouvement (bottom-up et top-down).*** Les revendications viennent de la population et l'état utilise ces revendications pour créer des instruments permettant de contrôler et gérer cette action communautaire.

家・土地
吉田商会
串焼
ホルモン
城石
吉田商会
☎391-2058

Après avoir vu le contexte dans lequel le Machizukuri est arrivé sur la scène de l'aménagement du territoire, il est important de se pencher sur son étymologie et sur ce qu'il implique au quotidien.

Voici la définition que donne Satô Shingeru ancien professeur et praticien du Machizukuri à l'université de Waseda, Tokyo : *Traduit littéralement par les termes «town building» ou « community developpment », le Machizukuri est devenu un domaine extrêmement actif au Japon dans les années 1990. Le Machizukuri est une méthode dans laquelle la communauté locale prend elle-même l'initiative d'effectuer des améliorations progressives pour recréer un environnement désirable.*

w

Le terme de Machizukuri est un néologisme formé des termes ***Machi*** et ***Zukuri***. Le mot Machi en japonais signifie « la ville, la communauté ». Le mot Zukuri quand à lui signifie « fabriquer ». Associé ils donnent à la fois ***« fabriquer la ville », « fabriquer la communauté »***.

Il est important de bien le distinguer de son cousin ***«Toshikeikaku»*** qui signifie en japonais l'urbanisme. Les deux pratiques sont bien différentes. Quand le « Toshikeikaku » fait plus référence à une intervention de l'état afin de développer des infrastructures, le « Machizukuri » lui se rattache directement aux citoyens vivant dans un quartier, une région bien définie qui comprend la réalité et les enjeux du lieu. Le « Toshikeikaku » fait directement référence au gros œuvre, s'implantant dans des projets à grandes échelles avec l'idée d'une uniformisation du territoire, tandis que le «Machizukuri » va plutôt faire référence au second œuvre s'implantant ainsi sur des projets à plus petite échelle, mettant en avant la spécificité du territoire. Pour conclure le « Machizukuri » a une connotation plus positive, puisqu'elle permet aux habitants de créer leur propre environnement, selon leurs styles de vie, leurs besoins et leurs attentes. Le «Toshikeikaku » va apporter une vision idéale du territoire, mais toute fois réduite. Alors que le « Machizukuri » lui, se veut qualitatif en apportant des améliorations au paysage urbain déjà existant.

Mais qu'est ce que le « Machizukuri », apporte concrètement au territoire et comment il est mis en place?

Si le terme de « Machizukuri » fait référence à un mouvement associatif luttant contre les destructions environnementales et la préservation du patrimoine historique et urbain, il est aussi associé à différents d'activités. Le « Machizukuri » joue un rôle important dans la réflexion de la sauvegarde des galeries marchandes en perte d'attractivité, la sauvegarde du patrimoine urbain avec la restauration de vieux bâtiments en bois, les problèmes liés au

droit à l'ensoleillement, la sauvegarde et la rénovation des friches industrielles, la création d'espace urbain pour les personnes à mobilité réduite et les personnes âgées, la revivification du tissu social. De façon plus concrète, le Machizukuri, organise au niveau du quartier l'entretien des espaces publics avec le nettoyage des rues et la maintenance des espaces verts, l'organisation d'évènements du quartier avec les matsuri (fêtes populaires traditionnelles), la gestion des feux de circulation, la signalisation des parkings, la sécurité lors de travaux publics…

Ces associations citoyennes et groupes de voisinages sont communément appelées ***« Chokai », « Chonaikai » ou encore « Jichikai, Burakukai et Kukai ».*** Ces Chokai sont composés de personnes résidantes dans le quartier, tout âge et statut confondus. Chaque Chokai est libre de choisir son champ d'activité. Les membres les plus actifs des Chokai sont généralement les retraités, parce qu'ayant plus de temps et ayant quitté leur travail, le Chokai devient leur cercle, leur espace de reconnaissance.

De nos jours le « Machizukuri » permet la préservation de la qualité urbaine de ces quartiers. Ils doivent préserver l'intégrité du quartier dans ses dimensions sociales, mais aussi spatiales.

Selon le professeur Satoh Shingeru et le professeur Takashi Ariga , le Machizukuri met en avant 10 principes fondamentaux : ***Le bien être commun, l'identité d'un territoire, l'approche ascendante, le caractère du lieu, la coopération, la circulation, la co-création, l'épanouissement individuel, l'harmonie avec l'environnement et la « glocalité »***.

Le Machizukuri a pour but de mettre en relation les ressources locales, humaines et physiques, au service d'un réseau d'acteurs (les utilisateurs, les habitants, les touristes) dans l'objectif d'un développement de quartier. Concrètement d'un côté, on a un cercle de citoyens qui ont un projet à soumettre à une institution (municipalité, arrondissement, ville…) et de l'autre côté une institution qui est une ville, une municipalité qui peut également avoir un projet à soumettre à la population.

Mais où est la place de l'architecte dans le Machizukuri ?

Pour mener à bien les différents chantiers, il est primordial de reposer le projet sur des études (historiques, comportementales, sociologiques, urbanistiques). Ces études préalables doivent être impartiales, réalistes, sans parti pris. Il faut donc faire intervenir un acteur extérieur, ayant les compétences requises pour écouter, comprendre le projet, l'intégrer dans une vision d'ensemble, le mettre en forme, le concevoir pour le rendre compréhensible. Il s'agit ici de faire émerger une image partagée du quartier, de la ville, du projet. Cette maitrise des outils du projet, fait partie des postulats de l'architecte. L'architecte peut par son expertise, des outils de représentations donner une réalité à la chose avant qu'elle soit édifiée. Dans le cadre du Machizukuri, l'architecte intervient en tant de co-élaborateur parmi un réseau d'acteurs où les savoirs et les savoirs faire sont mutualisés.

Les raisons de l'adhésion des japonais au modèle.

Après avoir vu l'évolution institutionnelle du Machizukuri, une question se pose : Pourquoi les japonais ont ils adhéré aussi facilement à cette pratique ? Outre leurs revendications concernant les destructions environnementales et la préservation du patrimoine historique et urbain, il est important de comprendre le contexte culturel du Japon pour mettre en lumière cette adhésion.

Il est primordial de commencer cette recherche par le commencement. L'individu n'existe pas au Japon. Le terme « individu » venant de l'occident, n'est apparu au Japon qu'au milieu du XIXème durant l'ère Meiji quand les étrangers ont commencé à arriver sur le territoire nippon.

Comme le souligne bien le romancier et essayiste, HIRANO Keiichiro ***« dans le bouddhisme tel que nous le connaissons au Japon, la notion d'individu n'existe pas. On considère que les choses qui existent sont infinies qu'elles entretiennent des relations très multiples entre elles, qu'il y a une relativité complète des choses dans le monde. Mais il n'y a pas au centre de cela une entité qui surplomberait ces relations et qui formerait la base de l'individu. »***

Le mot et la notion d'individu viendrait du latin et se serait formé au 6ème siècle pour designer quelque chose que l'on ne peut pas séparer. Cette notion est arrivée dans le christianisme, mettant en avant la confrontation de l'être humain dans sont rapport à un dieu (religion monothéisme). C'est dans cette relation être humain et dieu que l'on a conçu cette idée d'identité qui ne peut pas se diviser que l'on ne peut pas partager.

Cette notion d'entité qui est indivisible, a donc évolué et pris, au fils du temps différentes significations. Cette notion d'individu est apparue au Japon avec notamment ***le système juridique dit « occidental » et « international ».*** L'idée de la responsabilité de l'individu. Le Japon ne connaît pas de religion monothéiste qui aurait permis d'encrer cette notion.

« Si l'individu n'existe pas, comment peut-on être quelqu'un au Japon ? »

C'est donc par l'adhésion à un groupe que l'identité japonaise trouve son fondement, son socle. L'appartenance à un groupe qu'il soit familial, amical, professionnel ou encore sportif, permet au japonais de ***s'identifier comme individu, se sentir vivant et donc exister.*** Pour les japonais, l'individu et le groupe forment un tout, on ne peut pas avoir de groupe sans individu et par la même occasion, on ne peut pas être quelqu'un sans appartenir à un groupe.

Cette appartenance à un groupe s'illustre avec l'appartenance à cercle. Le premier cercle est celui de la sphère familiale celui que l'on ne choisit pas (parents/enfants/frères/sœur/grands parents). Puis vient le cercle amical généralement formé lors des études ou des activités sportives pratiquées en dehors de l'école et l'université. Une fois dans la vie active, un cercle professionnel apparaît avec la présence des collègues de travail. A la retraite, il est courant de rejoindre un club ou une association. Ne travaillant plus, leur cercle diminue pour parfois disparaître.

Généralement dans les sociétés asiatiques et particulièrement au Japon, les personnes âgées restent des personnes actives une fois à la retraite. La culture japonaise étant basée sur le travail, une grande partie de cette population de retraités perd son statut, son cercle dès lors qu'elle entre en retraite. Certains retraités n'arrivent donc plus à exister, en perdant leur place dans la société. En intégrant une association de quartier ou un cercle, ils retrouvent une place, une existence dans la société, un désir fort de contribution et de participation au bien-être de leur société.

La culture traditionnelle japonaise est marquée par le ***« Messhi Hôko »*** qui signifie littéralement ***le sacrifice de soi pour l'intérêt de la nation.*** Cela peut se traduire sous différentes formes ou situation.

Cette notion du sacrifice est très présente dans l'histoire du Japon. Le vocabulaire japonais dispose de termes précis et différents pour décrire le don de soi « extrême » par exemple le ***«Hara-kiri »*** et plus précisément le ***« Gyokusaï »*** qui consistait en un suicide d'honneur de la part des soldats japonais lors de la seconde guerre mondiale pour éviter de se rendre. Ils faisaient le sacrifice de leur vie pour l'intérêt de la nation, l'intérêt général.

Dans la vie quotidienne actuelle et de façon très générale, les japonais sont respectueux. Il est rare qu'un japonais traverse en dehors des passages piétons pour ne pas être un élément perturbateur du trafic. De la même façon, dans le métro et les trains il est courant de trouver des instructions interdisant de parler et d'utiliser son téléphone. Là encore l'intérêt général ne doit pas être entravé par les interventions individuelles. Le peuple japonais peut nous paraître docile pour nous occidentaux, car ils ne s'opposent pas à ces concepts, car en vérité ils leur paraissent normaux, donc ils respectent.

Il est courant de rencontrer dans les musées nationaux japonais, des bénévoles généralement retraités qui offrent leur temps, leurs compétences pour servir l'intérêt commun. Au musée Edo (musée

retraçant l'histoire de l'ancienne ville de Tokyo), il est possible de suivre la visite dans de nombreuses langues différentes (français, espagnol, anglais,…) En effet les retraités ayant ces compétences linguistiques se mettent au service du musée pour offrir aux touristes la meilleure image et expérience du pays, de l'histoire et du peuple japonais.

L'éducation japonaise y est certainement pour quelque chose. Depuis leur plus jeune âge les enfants sont élevés dans l'idée du respect des règles, du respect des aînés. Concrètement cette idée du « Messhi Hôko » trouve un écho naturel dans la population japonaise, puisqu'elle repose sur le don pour l'intérêt général.

En effet au Japon, le système éducatif, impose et éduque sa population à prendre soin de leur communauté, tout comme elle prendra soin de ses aînés le moment venu. Pour les étudiants cela passe par l'entretien de leur environnement de travail. Ils participent de façon convenue au nettoyage des salles de classes et des locaux. Ce travail de ménage est généralement confié aux élèves qui doivent former des groupes. Un roulement entre les différents groupes est mis en place pour la réalisation des corvées. Une des principales raisons de cette pratique permet aux étudiants d'après la société japonaise à laquelle ils appartiennent de devenir des citoyens responsables, toujours à la recherche de l'amélioration et du bonheur de leurs semblables. Cette convention renforce également le travail d'équipe, car les étudiants collaborent ensemble pour effectuer leur travail d'intérêt général dans un environnement d'entraide communautaire. Comme indique le livre *« Looking into the Lives of Children »* d'Edith W.King consacré à l'éducation japonaise,

« Le but ultime de l'éducation japonaise est de renforcer la capacité de l'étudiant à devenir un membre pleinement intégré et productif de la société japonaise ».

L'éducation reçue à l'école et dans le cercle familial prépare tout naturellement le terreau favorable, à la pratique du « Nemawashi » du futur citoyen japonais. Le Nemawashi désigne un processus non formel permettant de préparer en douceur un projet ou un changement important en parlant avec les personnes concernées et en essayant d'obtenir leur soutien et leur adhésion. Ce schéma de pensée est un pilier du Machizukuri.

L'exportation du MACHIZUKURI est elle envisageable ?

Comme expliqué précédemment, le peuple japonais semble préparé depuis son enfance par le biais de l'école, par le poids de son éducation au sein de cercle familial à partager ce concept dans son quotidien d'actif. La question que l'on pourrait se poser, serait de savoir si le Machizukuri concept purement japonais, pourrait s'exporter et rencontrer une même adhésion auprès d'autres publics aux mentalités différentes. Pourquoi un cercle de citoyens serait il favorable à être acteur de sa communauté ?

Dans le monde il existe des pays avec une liberté de pensée plus ou moins autorisée. Dans les pays démocratiques, solliciter la participation de la population pourrait être compris comme un prolongement des droits. Cet encouragement à participer à la vie communautaire pourrait être perçu comme une avancée démocratique et une marque de responsabilisation. Le citoyen est alors acteur de son environnement, il est responsable, il participe au bien-être de sa communauté.

A l'inverse sur la base du principe de l'état souverain, le citoyen peut considérer que les décisions venant du haut (Top-down), que les décisionnaires ayant été élus doivent assumer leurs responsabilités de leader. En tant que contribuables, certains citoyens peuvent se sentir dédouanés d'un investissement quelconque (en temps, en responsabilité) sur des prises de décisions. Le citoyen ne se sentant pas impliqué ni concerné.

A titre volontaire, cette invitation à participer aux prises de décisions qui concernent la vie de l'environnement dans lequel le citoyen vit est vécue comme un avantage puisque le citoyen s'exprime et contribue à la cause générale. Cette contribution est efficace si elle est entendue par la partie adverse, qui pourrait être la municipalité, la ville, la région… Il faut donc que l'institution considère comme recevable et important l'avis du cercle à l'origine du projet. De la même façon, l'institution peut attendre des associations de voisinage (si elles existent) d'être force de proposition ou preneur de décisions sur des projets les concernant.

L'envers du décor, c'est que si le citoyen n'est pas entendu et que l'institution n'a aucun retour de sa population, il ne se passe rien. C'est une situation stérile qui ne débouche sur aucun échange et qui est génératrice de frustration. Si le principe

du volontariat qui n'oblige personne n'est pas efficace, alors la solution ne serait-elle pas comme au Japon d'institutionnaliser cette pratique de participation. A l'instar, par exemple, de la Belgique qui impose à ses électeurs une obligation d'aller voter sous peine d'une amende pécuniaire, ou encore au Brésil d'une confiscation du passeport si l'électeur ne se présente pas au bureau de vote.

D'un autre côté les institutions sont-elles prêtes à partager à ce qu'elles pourraient considérer comme leurs prérogatives, à savoir la capacité à décider et à choisir pour la communauté ?

En même temps, est-ce que solliciter les citoyens sous la contrainte, répond vraiment d'une volonté efficace de participation citoyenne ? Est-ce compatible avec le Machizukuri ?

Les populations vivant en démocratie, où les syndicats sont importants et où la parole est libre sont plutôt hostiles aux formes de contraintes quelles qu'elles soient. Plutôt que de risquer de mettre en péril par un rapport de force entre les deux camps, ne serait-il pas plus judicieux d'essayer de mettre en place une relation de partenariat, plus proche du concept du Machizukuri ?

Le Machizukuri repose sur le concept des cercles. Il faut donc tenter de créer ces cercles. Il faut trouver des occasions d'œuvrer sur des évènements communautaires liés au bien être du quartier. Des initiatives municipales commencent à émerger de façon ponctuelle, telles- que les « journées citoyennes ». Les habitants sont sollicités pour se prononcer sur des idées d'actions de quartier (exemple / création

de boites à livres, réfection des bancs publics, désherbage des jardins des maisons de retraite, nettoyage du monument aux morts, réouverture d'anciens chemins pédestres ….). Les chantiers sont ensuite proposés à la population et chaque citoyen a la liberté de s'inscrire à l'atelier qui le concerne ou l'intéresse. Ces journées rencontrent de plus en plus de succès, car elles reposent sur le principe du volontariat, elles génèrent de la convivialité, de l'entraide et créent des cercles.
Les citoyens se sentent concernés, car ils sont à la fois force de proposition et acteur pour l'amélioration de leur quartier. Créer ce genre de rencontres régulièrement instaure une habitude et un réflexe participatif. C'est une initiative Bottom-up, venant du bas, mais qui peut être institutionnalisée par les collectivités.

Aujourd'hui, on remarque de plus en plus une volonté des institutions à communiquer sur les projets arrêtés par les collectivités, les régions. Un effort est fait par les institutionnels pour expliquer, justifier les choix. Ce déploiement de moyens est souvent considérable.

Il est parfois reproché aux mêmes institutions une certaine opacité sur la mise en œuvre des projets. Certains citoyens ayant le sentiment de ne pas participer aux réflexions, et pire encore de subir les décisions prises en « haut ». Si l'on appliquait le principe du Machizukuri, plusieurs outils auraient été mis en place pour élaborer le projet.

Des réunions préparatives pour consulter cercles et des workshops auraient été mis en place au sein des associations de quartier. De nombreuses réunions, travaux en commun, activités et exercices auraient mis en place avec pour finalité de donner la possibilité aux citoyens d'appréhender une image plus réaliste du projet.

Le mouvement du Machizukuri a créé sa propre place dans le paysage des politiques territoriales et dans le quotidien des citoyens japonais. Cette année d'échange a été très formatrice sur le plan de la pratique du Machizukuri. Mes recherches m'ont apporté énormément sur la pédagogie et le carnet de route à tenir pour pratiquer au mieux le mouvement. Je me sens plus armé.

Malgré tout j'ai tout de même constaté lors des différents projets dans lesquels j'ai participé que le terme était parfois mal employé. Certains étudiants utilisent le Machizukuri plus comme une réponse au problème et non comme une recherche de solutions. Ils cherchent la réponse sans avoir fait le travail d'investigations, sans avoir évalué la zone concernée.

Le Machizukuri rassemble un grand nombre d'outils qu'il faut utiliser (workshop, carte graphiques, immersions pendant plusieurs jours sur le site, entretiens avec les différents acteurs). C'est là, la valeur ajoutée de l'architecte. L'architecte a des compétences, de l'expertise de la maîtrise des outils de représentations de l'architecture, il doit pouvoir fournir une vision réaliste du projet, construire des supports, des maquettes pédagogiques capables de faire comprendre le projet afin de susciter l'adhésion majoritaire des différents acteurs. Il me semble extrêmement important de placer la conversation, la discussion, l'échange entre les différents acteurs, au centre du processus du Machizukuri. Je n'ai pas l'impression que cela ait été correctement pratiqué au cours de tous les ateliers auxquels j'ai pu participer.

Je rentre en France avec la certitude et peut être avec un peu de naïveté que le Machizukuri pourrait faire résonnance, parmi les cercles, les associations de quartier, et ce, peu importe l'endroit de la planète où l'on se trouve. Pour que cela fonctionne, il faut que les institutions encouragent les associations, qu'elles les dynamisent. Les architectes doivent être le relais pour inciter les motivations les ambitions des communautés locales, des cercles à suggérer, prendre des initiatives d'effectuer les améliorations progressives pour récréer un environnement désirable (quartiers, rues, hameaux).

Mêmes peu importantes, les transformations reposant sur les ressources existantes de ces zones peuvent déclencher une véritable amélioration du cadre de vie par les habitants.

Je suis conscient que le reste du monde n'est effectivement pas aussi docile que le peuple japonais, mais je reste convaincu qu'avec des événements tels que les journées citoyennes, les résidents peuvent, petit à petit reprendre conscience de la force et de la nécessité de recréer des communautés pour s'investir pour leur espace public, sans pour autant perdre de leur individualité et de leur indépendance. A l'heure où les mouvements sociaux à travers le monde ne cessent de grandir, il serait intéressant de voir si ce mouvement à résonnance citoyenne pourrait alimenter le débat et pourquoi-pas, répondre à certaines de leurs revendications.

BIBLIOGRAPHIE

. Tezuka Akira, Takahashi Nobuo, Tabayashi Akira, Ugawa Kana. Structure et dynamisme d'un quartier dans le centre-ville de Tokyo . In: Annales de Géographie, t. 107, n°602, 1998. pp. 410-430;

. Takashi Ariga . Contemporary Currents in Japanese Machizukuri (Citizens Collaborative Community Improvements and Management) and Their Socio-Cutlural Meanings. In: Built Heritage, 2007. pp 54-59;

. Takashi Ono1. The method and practices of 'Machizukuri' movement in Japan based on the idea 'Linkages' theorized by Fumihiko Maki. In: International Research Journal of Engineering and Technology, volume 04, Issue 11, 2017. pp 92-99;

. Nicolas Blanchard. Le «Machizukuri» au Japon, naissance et evolution d'un concept vernaculaire de l'urbanisme. Tokyo University Respository for Academic Ressources, 2007, pp 13-20;

. Christophe Premat, Iwabuchi Yasushi. L'Evolution de la participation civique au Japon. In: Ebisu 42, 2009, pp 19-43;

. Armelle Le Mouellic. Une autre manière d'être architecte: perspectives historiques et réflexions contemporaines sur une pratique de machizukuri au sein du laboratoire de Satoh Shigeru à l'université de Waseda.. Architecture, aménagement de l'espace. Université Grenoble Alpes, 2015.

. André Sorensen, Hideki Koizumi, and Ai Miyamoto. Machizukuri, civil society and community space in Japan. Living Cities in Japan, 2009, pp 33-50.

. L'urbanisation et l'aménagement de l'espace au Japon. (Deuxième article) Revue de Géographie. In: Les cahiers d'outre mer, N°89, 1970, pp 6-45

Tips

Des nouilles instantanées, une share house,
des billets de 10 000, les stikers Line, la pasmo de la
chuo line, Shibuya

1.

Préparation au départ

Comme pour toute expatriation en dehors de l'Europe, il vous faudra faire un arrêt à l'ambassade ou au Consulat du Japon, pour obtenir votre visa d'étude. Les procédures sont classiques, remplir un formulaire et fournir les documents nécessaires, se rendre à l'ambassade pour déposer votre dossier, attendre environ 1 semaine et récupérer son passeport avec le visa étudiant. Une fois arrivé à l'aéroport de votre destination finale, il faudra patienter dans une file dédiée aux visas. On vous délivrera quelques informations sur votre nouveau statut étudiant étranger et on vous délivrera votre carte de résident japonais. Cette carte vous servira de carte d'identité japonaise.

2.

Le logement

Etant en échange universitaire, nous ne pouvons pas accéder aux logements étudiants proposés par l'université de Waseda. Il peut sembler difficile de trouver un hébergement dans un pays si différent du nôtre et notamment avec la barrière de la langue. Plusieurs solutions se présentent à vous. La première est l'appartement privé variant de 6 à 20 m2, vous pouvez obtenir un petit studio équipé (cuisine et salle de bain) pour environ 70 000 yens (570 euros). La deuxième solution est la « sharehouse », colocation avec d'autres personnes dans une maison. Vous louez une chambre souvent pas très grande et bénéficiez des parties communes (cuisine, salle de bain). Solution idéale pour les étrangers de passage au Japon. Les prix varient selon la taille de votre chambre et des parties communes. Pour ma part j'ai loué une chambre de 6m2 dans une maison de 15 personnes avec de grandes pièces communes à seulement deux arrêts de l'université pour un loyer de 650 euros (80 000 yen). Généralement auberge espagnole, parfait pour faire des rencontres. Plusieurs sites et compagnies se partagent le marché des sharehouse, voici quelques adresses, Sakura House, Oak House, Tokyo room Finder, Tokyo sharehouse. Une fois le logement trouvé et le contrat signé, il faudra se rendre à la mairie de votre quartier pour vous enregistrer sur le registre de la ville. Votre nouvelle adresse sera ajoutée à votre carte de résident.

3.

L'argent

La majorité des transactions se font en liquide. Il est toujours possible de payer en carte mais le liquide reste la pratique la plus courante. Je n'ai personnellement pas ouvert de compte sur place, puisque ma banque en France couvre mes frais de change à l'étranger. Dans l'éventualité de pouvoir recevoir une bourse sur place, il vous faudra ouvrir un compte japonais.

100 yens correspondent à 0,80 euros, plutôt pratique pour les conversions (1000 yens = 8 euros, 10 000 yens = 80 euros). La contrainte majeure c'est la quantité de billets et de pièces que vous allez avoir sur vous. Pas de panique les billets de 10 000 yens (80 euros) sont très communs ici. N'ayez pas peur de vous balader avec de grosses coupures, il est très courant pour un japonais de se balader avec l'équivalent de 200 euros sur lui. Le pays est sûr, le taux de criminalité est quasi nul, donc pas de soucis.

4.

La santé

Il est très facile d'accéder à des médicaments génériques. Vous pouvez trouver ces médicaments dans toutes les supérettes et magasins de quartier (konbini et drugstore). Décrypter les médicaments n'est jamais facile au Japon, mais les images et les symboles vous aideront à choisir les produits adaptés à vos besoins. Avant de partir j'ai souscrit une assurance/complémentaire santé qui intervient sur les dépenses que je pouvais avoir au Japon. Mon assurance couvre toutes mes dépenses de santé et m'assure un rapatriement en France en cas d'accident grave.

Télécommunication

Au Japon, tout le monde utilise l'application LINE. C'est une plateforme de chat, avec messages, vidéochat, appels. C'est le moyen de communication numéro 1 au Japon. Première chose à faire en arrivant créer son profil. Pour utiliser cette application il faut être connecté à internet. J'ai donc acheté une carte Sim avec seulement de la data. Il y a très souvent des offres par les grandes compagnies de télécoms, vous proposant des carte Sim avec data pour 7 euros par mois pour 6GB d'internet. Il existe aussi un autre système pour accéder à internet, c'est la Pocket wifi, petit boitier vous permettant de vous connecter en wifi en illimité. L'inconvénient c'est le coût et de devoir porter le boitier tout le temps avec vous.

6.

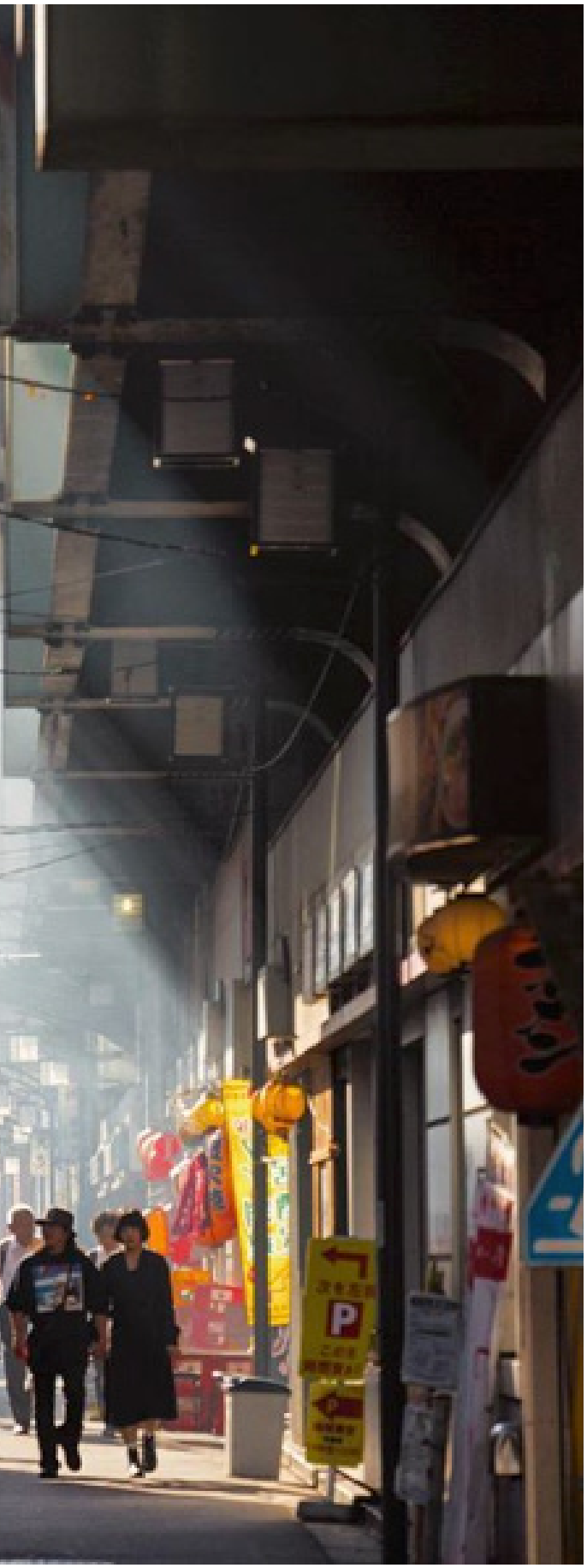
La vie quotidienne

Le Japon possède un climat varié, avec des saisons marquées. En septembre octobre, c'est la saison des typhons et à la fin du printemps vers juin, c'est la saison des pluies. Ces phénomènes rendent l'été très chaud et surtout très humide. Les tremblements de terre y sont quotidiens, mais rien d'alarmant. C'est assez étrange les premières fois mais on s'y adapte très vite.

Vivre à la Tokyoïte, c'est vivre dans le stress et la frénésie de la grande ville. Les japonais passent beaucoup de temps sur leur lieu de travail. Il est très commun pour les Salarymen, de rester tard au bureau, et pour les étudiants de rester tard à l'université. Mais être Tokyoïte, c'est aussi avoir la faculté de dormir dans les transports en communs généralement dans des positions plus ou moins confortables.

Au Japon, il existe les Kombini (petite supérette ou l'on trouve le nécessaire) ouverts 24H/24, 7jours/7. Tous les japonais y vont au moins une fois par jour. C'est un peu la petite pause de la journée (il faut aller au Kombini pour acheter quelque chose à boire et/ou à manger). Il est possible de recharger sa carte de transport, payer ses factures, lire des livres et utiliser les toilettes.

L'offre culinaire est immense. Tokyo compte plus de 160 000 restaurants. Ce qui en fait la capitale mondiale de la gastronomie. Les japonais mangent très souvent en dehors de chez eux. Il est très commun de manger avec ses collègues, patrons et amis après le travail. Les logements étant petits, il est plus facile de man-



ger dehors que de se préparer à manger dans sa petite cuisine. On trouve de tout en terme de prix, allant de la petite cantine de quartier (entre 5 et 8 euros), aux grande chaines (8 à 10 euros) en passant par les restaurants étoilés.

Tokyo est très bien desservi par les transports en commun. Plusieurs compagnies se partagent le marché, rendant parfois les connexions difficiles à comprendre. Un forfait permettant l'utilisation de la totalité du réseau tokyoïte, n'existe pas malheureusement (la grille tarifaire de chaque compagnie est différente). Le réseau tokyoïte fonctionne avec une carte que l'on recharge au fur et à mesure de nos déplacements. Une seule offre existe permettant un accès illimité entre la station la plus proche de votre domicile à celle de votre lieu de travail/université. Les transports japonais sont généralement assez coûteux. La solution la plus économique reste encore le vélo. On en trouve d'occasion sur internet et dans des boutiques spécialisées entre 40 et 60 euros. Le Japon dispose d'un excellent système de transport ferroviaire. Le shinkansen (TGV japonais) est assez cher. Vous pouvez utiliser les bus de nuit pour vos trajets de longue distance. Le transport aérien reste parfois la solution la plus abordable pour se déplacer. L'avantage du réseau japonais c'est la possibilité d'utiliser sa carte de transport en commun pour se déplacer dans le pays. Une seule carte pour différents réseaux.

Onze mois autour de l'archipel

BILAN ET SUGGES-TIONS .

Partir loin et longtemps n'est jamais facile, surtout si c'est la première fois. Je dois l'avouer mais, même pour moi qui vit essentiellement pour la découverte de l'autre et le voyage au bout du monde, l'expérience n'a pas était aussi simple que ce que j'avais imaginé. J'avais déjà vécu plusieurs périodes d'études, stages à l'étranger.
Je me suis beaucoup posé de questions lors de cet échange. J'ai trouvé des réponses à certaines, mais de nombreuses restent en suspend.

Malgré mes propos ci-dessus, si je devais revenir en février 2018 pendant la période des choix d'échange, c'est sans hésitation que je signerai de nouveau pour cette expérience et cette destination si dépaysante.

Si vous avez eu la possibilité de lire mon expérience ou du moins une partie de ce rapport, j'espère avoir pu vous montrer une certaine réalité du Japon et de ses habitants sans pour autant, vous avoir donné une image trop sombre. Tout n'est pas si rose au pays du Soleil Levant et du riz collant. Je pense que c'est aussi mon devoir de vous avertir de cette difficulté d'être étranger au Japon. C'est un travail de tous les jours, il faut donner beaucoup pour un jour recevoir un peu.

La difficile communication et l'étonnement positif constant des japonais pour tout et n'importe quoi va mettre vos nerfs à rudes épreuves. Cela va vous pousser aussi à réfléchir sur la sincérité de vos interlocuteurs sur place. Après un an d'observation, j'ai pu constater qu'avec le temps, les efforts payent. Donc soyez actif dans votre échange en forçant parfois le destin pour vous créer vos propres expériences.

L'université et le département d'architecture offrent beaucoup de possibilité en terme de laboratoire de recherche. Si l'urbanisme n'est pas forcement votre tasse de thé, n'hésitez pas à vous renseigner sur les différentes options possibles. Certains laboratoires sont plus axés sur le bâtiment, d'autre sur les fluides ou encore l'histoire de l'architecture.

Parler japonais est un vrai plus et facilitera surement votre échange. N'ayez pas peur de mon rapport, je partais au Japon avec beaucoup d'attentes et d'espérances. J'attendais certainement beaucoup, tout de suite. La communication a été un peu laborieuse. Les japonais que j'ai longtemps boudés restent des personnes incroyables et très souvent hilarantes (généralement après la deuxième bières !!!!!).

Donc n'hésitez pas une seconde, partez à l'aventure nippone.

老松
福壽
龍力
DAIJUTAKE "SHIRO" SHOCHU
しろ
千代の園